



LA BRIGADE ALSACE LORRAINE

Léon Mercadet

Grasset

LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE



Malraux en colonel de la Brigade, le jour de Sainte-Odile. (Photo AFP.)

A l'automne 1944, parmi le million d'hommes qui marchent sur l'Allemagne, mille Alsaciens de tous âges, bûcherons, bijoutiers ou étudiants, catholiques, juifs et protestants, se regroupent au sein d'une petite armée sans uniforme, à l'arsenal hétéroclite et aux mœurs peu militaires : la Brigade Alsace-Lorraine. Beaucoup viennent du maquis. Mille hommes sur un million : d'un point de vue stratégique, le Grand Quartier général allié n'a pas besoin d'eux et ils s'en doutent bien. Mais ils répondent à un ancien serment, prononcé aux temps les plus sombres du nazisme triomphant, de l'Alsace annexée par le Reich et de l'exil. Ils se sont promis de rentrer chez eux les armes à la main, et pas dans les fourgons des vainqueurs. Il s'agit d'honneur en cet acte gratuit, c'est-à-dire moral et même religieux puisqu'ils entendent incarner l'âme de l'Alsace.

Une suite de hasards — la Providence — leur donnera Malraux pour chef. Ils en furent les premiers surpris : Malraux passait alors à leurs yeux pour un dangereux aventurier communiste. Aussi l'histoire de la Brigade Alsace-Lorraine raconte-t-elle, outre une aventure de réseaux et de maquis, de batailles et de neige, l'année la plus mal connue de la vie de Malraux. Année oubliée puisque Malraux, qui avait rapporté d'Asie et d'Espagne le récit de ses combats, n'écrira jamais le roman de la Résistance et de la Brigade, de son coup de foudre pour l'Alsace.

En couverture : des hommes de la Brigade, face au Rhin, après la bataille pour Strasbourg, l'hiver 44-45.



9 782246 308119



Michel Méline

ISBN 2.246.30811.9
37 1051 4
84-X

Un motard de l'armée a traversé la place de Froideconche, il s'est arrêté devant l'école et il a tendu un papier au planton !

— Un ordre du général Sudre !

Malraux avait rassemblé son état-major dans la salle de classe. Au milieu de l'après-midi, la lumière baissait déjà et les ampoules allumées, criblées de chiures de mouches, n'arrangeaient rien. On était en septembre mais aux nuages chargés de pluie, empilés sur les Vosges, les officiers pressentaient qu'on n'aurait pas d'automne cette année-là et que le village, la forêt et la montagne basculaient sous leurs yeux de l'été en hiver. Au-delà du col, l'averse avait embourbé les chars de l'avant-garde.

Dehors, les hommes s'attroupaient autour du messager. Ils l'interrogeaient, tripotaient la moto. Une patrouille américaine déboucha au fond de la place et les hommes délaissèrent aussitôt l'estafette, cavallèrent vers les soldats en criant, ravis comme des petits paysans à l'arrivée des forains.

Le papier, c'était l'ordre de monter en ligne. Les officiers s'y attendaient, mais pas si tôt, pas comme ça. Il était inutile d'en reparler, tous le savaient : la Brigade n'était pas prête.

Les petits gars déboulés des maquis et les bleus, hétéroclites, en vareuses des Chantiers de Jeunesse, pièces chipées d'uniformes à galons, vieux costumes râpés par les bivouacs, en pull-overs sur des culottes de golf et, pis, la moitié sans casques, ne formaient pas une armée. Et que valait la Brigade en puissance de feu ? Artillerie, zéro. Des fusils mitrailleurs, les bons Bren anglais à chargeur courbe, des MG 42 pris aux Allemands — tout métal, alimentation par bande, plus de mille coups minute — et, gloires du groupe Ance], les Thompson à poignée de bois, version militaire des

sulfateuses d'Al Capone. Quel arsenal disparate ! Les zigues empêtrés dans leurs Lebel d'avant 1914 qu'ils appelaient *cannes à pêche*, d'autres gars le revolver à la ceinture, 7.65 réglementaires ou vieux Saint-Etienne à barillet, parfaits pour les coups de main du maquis — mais contre des nids de mitrailleuses ?

Certains avaient gardé leur Sten des forêts. Surtout dangereuse pour les copains, au début, mais quand on savait la prendre, quand on arrivait à cadrer la rafale, on finissait par l'aimer. Depuis que la Brigade avait rattrapé l'armée au pied des Vosges, les malins trafiquaient avec les Américains. Les Américains raffolaient des vieux Saint-Etienne qui dataient pour eux des guerres indiennes et, contre un Saint-Etienne à crosse de bois, ils donnaient un Garand automatique — on n'avait jamais vu pareil fusil en France — plus une caisse de munitions. L'armée cantonnait alors au pays du kirsch et on traitait à la paysanne, devant la gnôle du fermier ou du bistrot. Le dernier revolver vendu, les affaires continuaient avec une nouvelle monnaie : l'alcool. Dans les fermes autour de Froideconche, le cours du Garand flottait à un litre de kirsch.

Non, la force de la Brigade, on la voyait sur la gueule des hommes. Arrêtés au pied des monts qui barraient l'horizon du Nord et de l'Est, les Alsaciens savaient qu'au-delà le regard embrassait la Moselle, sa haute vallée entre les mamelons, les sapinières profondes et les fronts géants des Grands Ballons. Ils rentraient chez eux. Ils n'avaient plus qu'à pousser la porte et ils attendaient ça depuis quatre ans.

Ils ne doutaient de rien. Depuis des jours, ils traversaient la France en chantant dans leurs camions ornés de drapeaux. Le soir à la halte, dans les villages, ils étaient les héros descendus des maquis que les jolies filles invitaient à danser. Ils commençaient leur guerre par la fin, par le triomphe. Alors, à Dieu vat ! Ce n'était pas des militaires mais des guerriers, des corsaires fourvoyés au milieu des galères royales. Ce qui comptait, c'était cette sensation qu'ils respiraient avec l'air et dont ils n'avaient pas besoin de parler : à la Brigade, il n'y avait que des volontaires et ça changeait tout.

Debout, devant les cartes étalées sur le bureau de l'institutrice, Malraux fait le point stratégique :

Sur le front de l'Ouest, lentement, le centre allemand cède. Pour la première fois, les Alliés ont franchi la frontière du Reich, dans le secteur d'Aix-la-Chapelle. Tout au nord, dans les deltas de la Hollande, l'aile gauche alliée est bloquée sur le Rhin. Au sud, l'aile droite piétine devant une triple ligne de fortins qui interdisent le

seuil de Belfort. Conséquence : le recul du centre allemand aspire les divisions américaines vers le point de rupture — et tout est là, dans ce mouvement purement mécanique.

Jusqu'ici, les Américains et l'armée de Lattre, dont dépend la Brigade, avancent au coude à coude dans les basses vallées et submergent les barrages de l'ennemi qui se replie vers les crêtes — il retraite en bon ordre, sans panique, il ne s'effondre pas. Mais voilà qu'à gauche de la Brigade, la 6^e armée de Patch est en train de pivoter plein nord, juste au moment où de Lattre veut foncer droit vers l'est, pour la dernière poussée : on atteindra les Ballons en quinze jours, le Rhin en octobre, la paix pour les fêtes. L'Allemagne ne passera pas l'hiver.

— Regardez la carte : le risque est évident. Un trou, ici, entre les Américains et nous. La rupture de la ligne d'attaque. Pour l'éviter, de Lattre doit élargir son front. Au moment précis, notez-le, où il devrait se concentrer pour percer. Il a donc besoin d'infanterie, il engage ses réserves et c'est pourquoi, messieurs, vous montez au feu ce soir.

Malraux discourait comme toujours à voix saccadée, une cigarette entre les doigts. Pour l'exposé tactique, il laissa la parole au lieutenant-colonel Jacquot (il venait d'être promu). De l'avis des officiers, ils n'avaient rien à voir ensemble, ces deux-là. Ils s'entendaient pourtant, en hommes qui ont besoin l'un de l'autre.

Né à Vrécourt, Jacquot était ici sur son terrain et, à son tour, il montrait la carte. L'ordre de monter en ligne émanait de Sudre, qui commandait les chars du CC1¹, engagé dans la montagne contre le saillant du Thillot.

— Les Vosges, nom de dieu, c'est pourtant pas un terrain de chars ! Ils font les malins et, une fois dans la merde, on appelle au secours les biffins, toujours les biffins ! Bon. Donc le CC1 pousse. Objectif : le fort de Château-Lambert. Derrière le fort, dans la vallée, Le Thillot. Et derrière Le Thillot, l'Alsace. Mais leur pointe est bloquée ici...

(Ici, c'était au carrefour du Bois-le-Prince, point infime dans le vert océanique des forêts sur la carte, au milieu d'une constellation d'étangs bleus.)

— ... dans la boue, les sentiers et les bois qui grouillent de Boches avec des panzerfausts !

Tous, officiers d'active et chefs de maquis, connaissaient les risques encourus par les chars trop sûrs de leur puissance, qui

1. Premier Combat-Command de la Première DB.

s'aventuraient en sous-bois sans infanterie de flanc-garde. Ils étaient la cible des perforants, des fusées de panzerfausts, des pluies de grenades. Au temps du maquis, cette fragilité surprenante des gros cuirassés avait joué en faveur des résistants. Maintenant la situation était inverse. Les Allemands tenaient les forêts et les attendaient, enterrés au pied des arbres, chacun dans son trou.

L'état-major sondait la carte : inquiétant. D'après les courbes de niveaux, l'adversaire s'était établi en lisière de forêt sur la crête qui dominait le carrefour. De là-haut, leur feu devait battre tout le secteur.

— Notre mission : soutien de chars, continuait Jacquot. Les hommes n'ont jamais fait de soutien de chars ? Ils apprendront. Couverture du carrefour, bloquer les contre-attaques. Par la suite, avancer et nettoyer. Effectifs : toutes les compagnies, par roulement. La première compagnie ce soir. Messieurs, à qui l'honneur ?

Ancel regagna son PC.

— C'est pour ce soir, dit-il à Bennetz. Vous montez. (Bennetz commandait la compagnie Verdun.) Tu rassembles les gars et vous attendez les gazos. Ils vous lâcheront au col, on fera le reste à pied.

— Tu viens avec nous ?

— Pas question que je ne vienne pas.

— Il faut tenir combien de temps ?

— Pas de relève prévue. Mais demain, du renfort, il paraît. La compagnie Iéna.

— Qui c'est ?

— Les gars de Toulouse.

— Et alors ?

— Jamais vus. On se connaîtra là-haut.

Depuis la jonction au pont de Cornil, chaque compagnie avait suivi sa route propre. Ils roulaient, ils n'avaient fait que rouler pendant ces jours merveilleux à la poursuite de l'armée, ils cantonnaient au hasard des ruptures d'embrayages et des pannes d'essence, une nuit dans un château, le lendemain dans une écurie ou un préau, et c'étaient les premiers arrivés qu'on envoyait en ligne.

* * *

Les hommes d'Ancel se perchaient sur les camions et ils braillaient.

Sur vingt kilomètres, que les gazogènes mirent une heure à faire,

la route s'élevait en pente douce au fond de la vallée puis, à la hauteur d'un village nommé Corravillers — à gauche, l'église, un clocher de moire sombre illuminée par des tuiles dorées en chevrons, en contrebas de l'autre côté une usine couleur de rouille —, la vallée s'étranglait et la route se ruait à l'assaut du col, en épingles à cheveux noyées sous le crépuscule humide des sapins. Les chenilles des blindés avaient éventré l'asphalte et ça secouait, les hommes s'agrippaient aux ridelles et ils riaient.

Les Boches allaient déguster ! Les anciens du corps franc Ancel l'expliquaient aux jeunots, aux dernières recrues qui avaient raté les grandes heures du maquis. Ils disaient comment, à quarante, au Grand-Castang, ils avaient arrêté la Das Reich. Titi le parigot avait manqué son coup avec le bazooka, mais Inno, le lieutenant Inno, avait grenadé le premier panzer à la Gammon, déchenillé le second. Et Moscou s'était fait descendre là, en chargeant tout seul à la baïonnette... Il fallait les voir se débiner, les fritz, au Grand-Castang !

L'affaire remontait aux premiers jours de l'été, il n'y avait pas trois mois de ça. Mais une mythologie se fabrique à chaud ou jamais et c'était déjà la légende du maquis.

Soudain, tout contre, le canon a tonné. Des départs. Tir ami. On ne voyait pas les canons amis cachés dans la forêt. Dans la nuit fraîche imprégnée de résine et de champignon, ils débouchèrent au col. A cette distance du front, les convois roulaient sans feux, on devinait seulement, au pied des grands sapins, un bloc noir et compact : l'auberge, transformée en PC. Des ombres s'en détachèrent à l'arrivée des gazogènes.

— V'là les biffins, a dit une voix.

— Vous pressez pas, les gars !

— On commencera pas sans vous !

Des rires dans l'obscurité. C'étaient des artilleurs.

— Terminus, tout le monde descend !

Il fallait continuer à pied sous la futaie, expliquait un artilleur, marcher jusqu'aux chars embossés. Gare à ne pas dépasser les chars parce que après, à cent mètres, ils risquaient de tomber sur les Boches. Des lampes-torches zigzaguèrent, éclairant tout à coup la pagaille que la nuit avait masquée.

— Mince, s'écria l'artilleur, visez leurs frusques !

Les ronds de lumière isolaient un béret, un balluchon, des jambes nues, un gringalet en bras de chemise. D'autres silhouettes accouraient au brouhaha et les voix, moqueuses au début, faisaient maintenant du scandale :

— Qu'est-ce qu'on nous envoie là !

C'était ça, la compagnie ? Ces fameux fantassins qu'on attendait depuis deux jours, qui devaient débloquer les Sherman ?

— Z'avez oublié vos casques, les gars ?

Les réguliers, les grands frères, continuaient, les traitaient de rigolos et ça faisait mal au cœur.

Ils marchèrent longtemps, Ancel et Bennetz en tête, sur la piste de glaise où les chenilles des chars avaient creusé des trous d'eau. On avait laissé les ambulancières au col avec l'ambulance. Mais pour la première nuit au feu, les aumôniers montaient avec la troupe, Pierre Bockel et le père Bonnal, serrés dans leurs pèlerines. Ils s'enfoncèrent dans le profond du bois, croisèrent encore des sentinelles, puis ils furent seuls. D'abord plate et rectiligne, la piste sinuait maintenant entre des bosses touffues, plongeait dans des ravines d'un noir insondable à l'odeur de cave, escaladait des talus glissants. Ils longèrent un étang sous des blancheurs de brume — une lumière obscure, des lacs aux elfes et des charmes nocturnes. Ils pensaient : « On approche. Ça prend du temps, mais on approche à chaque pas. »

L'humidité s'épaissit encore et devint une pluie fine. Les voix s'étaient tues, on n'entendait plus que les pieds qui clapotaient dans les flaques.

La tête de la colonne finit par buter sur des masses noires aux reflets métalliques, aux formes d'éléphants accroupis. Les artilleurs avaient eu raison de prévenir : on ne découvrait les chars, embossés à couvert, qu'une fois le nez dessus. Ancel et Bennetz serrèrent la main d'un chef d'escadron dont ils ne distinguaient pas le visage, puis ils tinrent conseil à voix basse.

— Ta section, en ligne ! a dit Bennetz au sergent Malnory. Tu vois ce bosquet ? c'est ta position.

— Première section, en avant ! a répété le sergent.

Au-delà des premiers troncs à peine visibles, les hommes ignoraient tout du terrain. Ce qu'ils savaient, c'est que l'ennemi était en face, quelque part.

Le 27 septembre 1944, trois heures avant minuit...

* *

Un cassis a secoué l'ambulance et les blessés ont hurlé. Tous phares éteints, la guimbarde dévalait la pente.

Ravin, à gauche ! Coups de freins, hurlements. Il fallait absolument ralentir et il fallait se presser. La fille au volant s'affola, elle pensait : « Je l'ai voulu et je le referais, mais, mon Dieu, je n'y arrive pas ! » Elle se sentait paralysée dans un mauvais rêve lourd, engluée dans l'ambulance et la plainte continue des blessés à l'arrière. Mais dans le cauchemar, le réveil inespéré remplace à la fin la mort. Ici, les blessés finiraient dans le ravin, et elle avec eux, par sa faute : tout à l'heure, au col, dans la folie qui avait soudain reflué des lignes, elle s'était agrippée au volant et lancée dans le toboggan avant de se rappeler qu'elle ne savait pas conduire.

Elle s'appelait Hélène. Elle était grande et belle, elle avait vingt ans, des cheveux noirs et abondants. Elle avait passé le permis Croix-Rouge — elle tenait tellement à monter au front, à se rendre utile. Quatre années de jeunesse frivole à racheter. Des juifs avaient été raflés dans son quartier, elle ne l'avait pas su et cette ignorance l'accablait. Le permis était en règle mais... elle n'avait jamais roulé de nuit, sans phares, sur une route infernale.

Une ombre gigantesque a frôlé l'ambulance dans un roulement de machine. Un camion, qui montait au col. Les camions aussi roulaient sans phares. Combien d'autres suivaient ? Elle s'est embrouillée dans les pédales et le moteur a calé.

Redémarrer, maintenant, c'était au-dessus de ses forces. Elle s'est retournée vers l'aumônier, accroupi à l'arrière dans le fouillis des corps.

Ils s'en tirèrent. Bockel, le prêtre au profil d'ange blond, de jeune champion, les sortit de la montagne avec une virtuosité étonnante. De sa voix douce, il expliqua à Hélène qu'au maquis c'était pire. Un jour, il lui raconterait l'incendie du château de l'Arsène, quand il avait fait demi-tour sur le sentier, avec les balles qui sifflaient autour de la traction.

Une estafette avait dû précéder l'ambulance car des hommes l'attendaient sur la place de Froideconche. Ils se pressèrent autour de l'ambulance et se mirent à extraire les corps vivants et morts avec les mêmes précautions, parce qu'on ne faisait pas toujours la différence. Et le sentiment le plus fort était la stupeur :

— Des morts ? Combien de morts ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Oh ! merde... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Les officiers encaissaient mieux, par devoir : les attardés de la

popote du colonel, Malraux, le capitaine Peltre, qui n'étaient pas montés. Mais d'autres rappiquaient, des petits gars, des sentinelles, les fortes têtes qui battaient la campagne au lieu de dormir, de ferme en ferme, sur la piste sacrée du schnaps. Eux ne s'en remettaient pas. A genoux, un lieutenant tirait les portefeuilles des poches des morts et il lisait les noms à la lueur de la torche :

— Girardin. Bur...

— Qui ça ?

— Bur : Delaunay, au maquis.

Ah ! Delaunay s'appelait Bur !

— Beritzky.

... Cinq morts, tous des Lorrains.

La section Malnory prenait position en avant des chars, raconta Bockel, quand le tir de barrage allemand s'était déclenché, en pleine manœuvre, dans le noir. Les éclats de mortiers tombaient du ciel, pluie de branches, pluie d'éclats. Rien à faire. Les copains avaient tenu, essayé de riposter en rafales droit devant. On avait entendu des cris mais pendant un moment on n'avait pas su qui criait, ni où. Après le feu, les officiers avaient couru d'un groupe à l'autre et secoué les allongés : les blessés, les morts de trouille et les morts.

Dans le noir, une voix s'est souvenue qu'ils jouaient encore au foot, l'après-midi, sur le terrain, là, derrière l'école, avant d'embarquer dans les gazos. Ça faisait bizarre, ce détail. Ça confirmait aussi, en un sens, ce que beaucoup pensaient : la mort, c'est pour les autres.

Ancel a sauté d'une traction et il a dit que cinq tués, six estropiés en dix minutes, sur une section de quarante et sans avoir vu un seul Boche, ça s'appelait de la casse. Les Boches tenaient le bois et il faudrait aller les chercher. Mais maintenant on le savait : les casques étaient indispensables. Et aussi les pelles, pour creuser des trous individuels. Les casques, au besoin, on les faucherait, sans passer par la papperasse divisionnaire.

Sous le portail de la première grange, sous l'arche de pierre, une lumière d'ampoule sale allongeait les ombres des hommes au travail, trimbalant des planches, des tréteaux. L'agitation aidait à oublier la peur et la tristesse. Ils fabriquaient des lits de parade, pour la veillée des corps qui devait durer toute la nuit. Sur la place, des groupes discutaient les événements et les plus fatigués, lâchés soudain par le coup de fièvre, commençaient à renâcler :

— C'est pas ça qu'était prévu au départ !

— Soi-disant que la Brigade, elle montait *nettoyer* en Alsace. Qu'on se battrait pas avant d'être rodés !

— On n'est pas équipés !

— C'est pas d' jeu !

— Y' m' plaît, lui ! T'espérais quoi, couillon !

lourde, avait d'abord traversé seule, puis les wagons, tirés par un treuil), le voyage s'arrêtait là, dans ce bled appelé Mouchard.

Fin lamentable de l'aventure ! « On aura l'air malin », râlaient les hommes : à la vitesse où de Lattre et les Américains avançaient, ils allaient libérer l'Alsace dans la foulée et la compagnie n'en serait pas.

Après avoir mangé, les hommes jouèrent aux cartes. Puis ils s'affalèrent sur les planchers et les banquettes et ils somnolèrent, pendant qu'un accordéon solitaire jouait longuement dans cette nuit insolite où des Mongols, des Noirs américains et des Alsaciens avaient rendez-vous dans une gare du Jura.

Même nuit, deux heures du matin.

Y avait-il, oui ou non, des Mongols dans le wagon ? Sous la lune et le réverbère du quai, les mains captives qui se tendaient entre les planches semblaient trop fines pour des mains d'hommes. Impossible d'approcher : des gardes, des Noirs américains, encerclaient le train des Mongols en panne sur la voie sud.

— *Girls ?* a demandé un Alsacien en montrant le wagon.

Le Noir a mâchouillé quelques mots.

— Ouais, il dit qu'ils ont aussi des vaches !

Des femmes, des vaches, pourquoi pas des gosses ! Que ne disait-on pas, à propos des Mongols. Qu'ils avaient fait Oradour, ces salauds, et Dieu seul savait ce qu'il y avait de vrai dans tout ça. Les Mongols, comme les Géorgiens et les Ouzbeks, servaient de supplétifs à la Wehrmacht, qui les chargeaient des repréailles sur les civils dans les régions de maquis. Ils pillaient les fermes et les brûlaient. Maintenant, les Alliés les renvoyaient chez Staline.

Les fumeurs de la Compagnie Alsace-Lorraine de Haute-Savoie, les hommes de Dopff, étaient tombés sur les Mongols en cherchant du tabac. Cette nuit-là, pas un convoi ne dépassait la gare de Mouchard, une gare perdue dans un trou du Jura, à cinquante kilomètres de Besançon. Les bombardements de l'aviation avaient coupé la voie et les trains attendaient. Quand les popotiers de la compagnie avaient annoncé qu'aucun casse-croûte n'était prévu, les hommes affamés depuis deux jours avaient défoncé à coups de mousqueton le plancher du wagon de ravitaillement — le train des Américains — et ponctionné : saucisson, jambon, café, savon. Il ne manquait que le tabac et, sans tabac, la nuit était plus longue. Le grand voyage, commencé au-dessus des tourbillons du Rhône sur un pont qui n'excédait pas la largeur de la voie (la locomotive, trop

Et les hommes de la Iéna qui montaient en ligne au son des saxos se sentirent modernes, eux aussi, et forts.

La pluie cessa. Le vent déblaya les nuages vers les Ballons et un crépuscule rouge et or enflamma le sous-bois où les Alsaciens se coulaient en file indienne. Ils dormiraient en deuxième ligne, c'était promis, mais les bleus qui ne s'étaient encore jamais battus essayaient de ne pas penser au lendemain. Enfin, au détour de la piste, ils aperçurent des chars, des Sherman.

C'est à cet instant que tout s'est dérégulé. L'air a sifflé. Des soleils rouge et noir explosèrent dans les cimes et les branches dégringolèrent. Des escadrilles d'éclats se plantaient dans les troncs.

Le séisme a plaqué la compagnie au sol. Les hommes s'étaient aplatis à manger la terre, la tête rentrée dans les épaules, et il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre le coup de poignard d'un éclat dans les reins. Les plus malins avaient couru jusqu'aux chars et plongé entre les chenilles. Quelqu'un a crié :

— Les mortiers !

La seconde qui suivit la dégelée, le servant d'un FM de la quatrième section, un bleu de dix-huit ans nommé Ernst, a senti sa vision des choses brusquement basculer. Une métamorphose instantanée, qui le prenait au débotté. Il émergea dans une zone étrangement calme, détaché, lucide et sans émotions, neutre — comme si les obus avaient fracassé une muraille et qu'il eût sauté dans la brèche, aspiré de l'autre côté par...

Par quoi ? Peu importait le mot, et il n'existait peut-être pas de mot pour cela. Une ambiance, un climat. Et le Climat repoussait la peur, comme deux électricités de même charge se repoussent. Autour de lui, la nuit chaotique se défit, se reforma transfigurée, intelligible. Tout prit sa place, il était normal d'être ici, dans cet abattoir et, en somme, tout allait bien. Dans l'obscurité, il devinait en frôlant un copain si l'autre était entré, lui aussi, dans le Climat ou s'il piétinait encore sur la brèche.

Invisibles, des hommes grognaient : « Alors merde, c'est ça, la deuxième ligne ? »

L'un après l'autre, ils s'endormaient dans le noir et ils se réveillaient glacés, très surpris de se retrouver le nez sur un lit de myrtilles ruisselantes de rosée. Ils frissonnaient, se redressaient prudemment à genoux et là, pour la première fois, ils découvrirent le champ de bataille du Bois-le-Prince.

Un mince rideau de sapins les séparait seul d'une vaste clairière au relief tourmenté, cristallisé par le givre. Un étang couleur de mercure au premier plan, puis un mamelon qu'une houppe de

Deuxième jour au front.

A Corravillers, le moral de la compagnie Iéna du bataillon Pleis était au beau fixe.

Les couche-tard racontaient leur virée en ville, la veille au soir, les rues de Luxeuil qui grouillaient de Noirs et de Chinois — une division d'Hawaii, à ce qu'on disait. Ils étaient revenus avec des paquets de Lucky plein les poches, des blondes à filtre, c'était le chic du guerrier. « Cantonnement ici, les bardas dans l'usine ! » avaient ordonné les gradés et depuis, les hommes couraient de ferme en ferme pour se faire inviter à souper.

Mais à trois heures, contrordre : « Tous aux camions ! »

La compagnie montait. « En deuxième ligne, pour s'habituer. »

Les hommes ont rouspété pour la forme, jusqu'à la sortie de Corravillers où une révélation leur a cloué le bec. De plein fouet, une symphonie de saxos s'est abattue sur les camions.

Ce qui sonnait entre les sapinières au fond de la vallée, c'était du jazz. Le swing d'un grand orchestre de saxos fusait à l'unisson d'une douzaine de canons parallèles, inclinés vers l'est. Les artilleurs américains avaient pris position sur les pentes, chaque batterie possédait sa radio et les servants les réglait sur le programme musical de l'armée. Voilà pour l'explication simple. Elle n'effaçait pas le choc initial : les canons à musique annonçaient un nouveau monde. Une civilisation étincelante battait le pied des vieilles montagnes, une civilisation puissante. Les uns après les autres, les artilleurs ouvrirent le feu : gongs énormes en contrepoint du rythme.

— Ça fait moderne, hein ?

Voilà, *moderne*. C'était le mot. La guerre moderne. Elle enfouissait dans le passé la guerre de leurs pères, 14-18, et même 40.

sapins prolongeait au-delà du mamelon, une lande de fougères en pente raide s'élevaient jusqu'au pied d'une muraille de troncs, là où la forêt recommençait, où les Allemands s'étaient retranchés. A contre-jour sur le rose pâle de l'aube, cette lande raide et cette muraille de bois formaient une forteresse naturelle, le noir château du Mal, crénelé par les cimes des sapins, la crête qu'il faudrait prendre d'assaut.

D'après les tankistes, les Allemands s'étaient enterrés jusqu'au menton, à l'abri derrière les rocs qui perçaient comme des dents la lisière. De là-haut, ils balayaient le *no man's land*, à l'exception de l'angle mort derrière le mamelon. Une piste de terre parallèle à la lisière coupait la clairière en deux, puis elle obliquait vers le bois allemand et s'y perdait, dans la direction de Ramonchamp. Une ferme abandonnée émergeait de la nuit sur le bord de l'étang.

Plein est, derrière la forteresse, l'aube vira au rose vif. Les hommes attendaient, ils ne savaient quoi. Des ordres ? Du café ? Et quels ordres ? Ça se passe comment, une attaque ? Charger sur un champ de tir à balles réelles ? En face, autour de leurs mortiers, les Allemands devaient se réveiller, eux aussi.

A l'extrême aile droite de la position, des inconnus allaient et venaient. Ils portaient les vestes vertes des Chantiers de Jeunesse. Certains palabraient debout, à l'abri derrière les chars, les autres se planquaient dans les taillis, et aucun d'eux n'avait de casque.

On allait jeter un œil.

— Salut ! vous êtes qui ?

— Compagnie Verdun, Brigade Alsace-Lorraine.

On se retrouvait comme ça, par surprise, au coin d'un bois le matin de la bataille.

La bataille commençait bien : d'après les gars de Verdun, il y avait eu cinq morts en dix minutes le premier soir et, la veille, une section avait eu trois tués en occupant le mamelon, sans compter les blessés. Dans l'après-midi, les Allemands avaient contre-attaqué et on avait dû les bloquer, les FM avaient arrosé la lande, devenue mortelle pour les fritz. Ils racontaient encore que la Brigade tombait sur des fanatiques, les cadets de l'école allemande de sous-officiers de Colmar. Des gars de leur âge, aussi courageux qu'eux, de jeunes SS, et la rumeur de leur férocité ébranlait les esprits.

Adossé contre un sapin, Paul de Gauléjac, un stylo à encre à la main, remplissait paisiblement les pages d'un carnet. Gauléjac tenait son journal depuis qu'il s'était engagé et, plus tard, quand ils

ramassèrent le carnet, les hommes qui l'avaient connu purent lire ce qu'il écrivait pendant son premier jour au feu :

« 28-29 septembre. — Un des plus beaux soirs de ma vie. Pour un dernier soir, comme ce serait beau ! Jamais vu de vert aussi riche dans la nature, des plages de lumière à travers les prés, ciel de Grand Opéra. La Moselle, Notre-Dame — Montjoie ! Toute la Lorraine, Metz, Epinal, dans la courbe de brouillard bleu...

« Voici l'heure du combat ardemment souhaité. Tout à l'heure nous montons en ligne — joie ! Enfin, pouvoir s'offrir. L'attente est remplie ou va l'être. J'ai le regret d'être très pauvre, d'avoir les mains vides. J'ai tenté d'appliquer l'essentiel de la dernière lettre que je porte toujours sur moi. Il s'agirait d'être habité sans cesse par la joie. Je n'ai jamais tant aimé la vie et jamais je n'en ai été plus détaché.

« ... Matin digne du soir qui l'a précédé. On nous place au poste le plus avancé — l'ennemi sur la crête qui nous regarde. Les Ballons dans le brouillard rose, la vallée grise ou bleue, le soleil au bord de la brèche monte dans un sapin de Noël.

« Je me fais raconter l'attaque d'hier matin (corps franc de la compagnie Verdun) et l'assaut allemand du soir. Les officiers disposent leur plan d'attaque : blindés de trente tonnes, Verdun, Iéna. Mitrailleuses et fusils mitrailleurs de part et d'autre.

« Lu sur l'église de Corravillers : " Tout par amour, 1681. " »

Le journal s'arrêtait là. Dans la section, Paul de Gauléjac passait pour un mystique. Ou un poète. Il avait dix-neuf ans, était taupin à Toulouse — un matheux qui préparait l'X —, il récitait du Victor Hugo sur le sentier qui menait aux lignes : « Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles... » Son père avait servi Vichy et, après avoir prié avec le père Bockel, Gauléjac s'était engagé à la Brigade pour laver l'honneur de son nom, disaient certains, par simple pureté d'âme, selon d'autres.

* * *

Pong ! Pong ! Pong !

Trois coups plombés, des coups de bélier derrière la crête allemande et, tout de suite, le concert de sifflets qui pique vers eux. De nouveau, les mortiers. Les branches explosent au-dessus de leurs têtes, les éclats se fichent dans le bois avec des bruits écœurants de brutalité.

Des brancardiers apportent un corps, l'allongent sur la mousse au pied d'un sapin. Les hommes s'approchent. Ils observent le visage très blanc du tué, ses yeux ouverts. Ils tentent de fixer son image en eux. Tant qu'ils s'en souviendront, le petit bonhomme, un type d'une autre section que personne ne connaît, continuera à vivre.

— En avant !

C'est un officier qui a crié. Les hommes ont regardé en face le talus où les gars de Verdun se sont fait faucher hier, et personne n'est parti.

Deux infirmières sont passées en soutenant un sergent. La fièvre brûlait dans ses yeux. Il souffrait et le choc lui vidait les joues, mais il souriait, un petit sourire d'excuse qui disait : « Désolé les gars, faudra y aller sans moi. »

L'histoire de ce sergent a circulé dans les rangs. Un type d'active, un Strasbourgeois. Il avait appris en permission que la Brigade montait en ligne et il s'était débrouillé pour rejoindre sa section au milieu de la forêt. Un lieutenant lui avait demandé pourquoi il était si pressé et il avait répondu : « J'ai des jeunes qui n'ont jamais vu le feu, faut que je sois là pour les aider. » Il s'appelait Diss et, le surlendemain, il est mort à l'hôpital de campagne, à Faucogney.

Quand les mortiers se sont tus, une section est partie en courant le long de l'étang, vers le mamelon. Les hommes ne comprenaient pas grand-chose à ce qui se passait, les manœuvres, la logique de la bataille. Le feu faussait les distances ; cinquante mètres sous la mitraille comptent plus que cinq cents bien tranquilles. Ça élargissait le décor et quand, après la guerre, les survivants sont revenus visiter la clairière de Bois-le-Prince, ils se sont aperçus qu'ils s'étaient battus dans un mouchoir.

Sur le mamelon, les sapins surgissaient d'un matelas de fougères assez épais pour cacher une section. Au FM, Ernst le serveur faisait équipe avec un tireur nommé Max Dujardin. Max avait passé la nuit à pester et il pestait encore contre ce FM russe dont ils avaient hérité. Il s'était enrayé à la première rafale, la veille. Max jurait qu'à la prochaine occasion il chaufferait un MG ou un Bren, et Max était un type vachement débrouillard qui tiendrait sa promesse, se disait Ernst.

Les mortiers allemands ont recommencé à tirer. Mais, cette fois, un long souffle assourdissant venu des arrières a survolé la clairière et, là-bas, la lisière allemande s'est enflammée. Des arbres s'écroulaient, tranchés net. C'était les artilleurs américains qui

contrebattaient les mortiers. Sur la droite du mamelon, deux chars sortis des taillis appareillèrent en tirant à feu roulant.

— En avant !

Sans réfléchir, Ernst s'est retrouvé sur la lande avec les autres et tout le monde galopait, la tête plus bas que les fesses, en poussant sur les mollets à cause de la pente. La lisière avançait vers eux. Sans qu'un seul coup de feu fût tiré, ils avaient traversé le *no man's land*. Mais, là-haut, personne : les Allemands avaient décampé avant le marmitage.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Ils avaient l'air fin, à l'entrée d'un bois peuplé d'adversaires invisibles ! Quel était l'imbécile qui avait crié : « En avant » ? Ils se comptèrent : deux groupes de combat sur quatre, la moitié de la section, vingt hommes en tout, avaient suivi. Alors, fallait-il tenir ou décrocher ?

Dans leurs dos, au pied de la lande, les chars s'étaient immobilisés, perplexes.

Au fond du bois, une mitrailleuse a ouvert le feu. Une balle a fait gicler la terre sous le nez d'Ernst. Il a remercié la Vierge, en vitesse mais le cœur y était, puis il a rouvert les yeux et aperçu une silhouette verte. Il a lâché une rafale, la silhouette a fait un bond de côté et Ernst s'est toujours demandé si ce chleu-là, il l'avait touché ou pas.

La vague d'assaut allemande s'est levée entre les troncs. Les types hurlaient : « Hourra ! Hourra ! » et ils bondissaient d'arbre en arbre.

Ernst n'était pas ressorti du Climat, de la grâce du guerrier. Il se sentait lucide et détaché, il avait une Sten dans les mains et un coin de bois à couvrir — et alors ! Ça laissait encore le temps d'observer les copains. Hemmerlin trépidait derrière son FM en action, mécanisé. Ilts le joueur de bugle, calé derrière un tronc, tirait comme à la foire, au coup par coup, tranquille. Il ne s'était pas couché, lui. Il disait qu'il visait mieux debout.

Et Chan-Pierre, qui l'aurait cru ? Le dandy, le beau brun de la section, toujours tiré à quatre épingles — même au front, il cirait ses brodequins —, le grand Chan-Pierre, qui portait autour du cou un chèche de soie blanche et pour qui la chose la plus sérieuse de l'univers semblait la perfection de ce nœud de foulard qu'il tripotait, Chan-Pierre ne flanchait pas. Une seconde, ils se sont regardés dans les yeux et Ernst a tout de suite su qu'il pouvait compter sur ce gars-là à la vie, à la mort. Ils étaient de la même race. Lui aussi avait encaissé la décharge du Climat et ses nerfs n'avaient pas fondu sous le voltage. Ça n'était pas donné à tous :

hier, aux premiers obus, un jeunot très frimeur avait jeté son barda pour s'enfuir en courant — et on n'avait même pas envie de le lui reprocher. Au cœur de l'éclair, il vit le vrai Chan-Pierre et il sut que Chan-Pierre voyait le vrai Ernst et qu'ils savaient tous les deux la même chose.

C'était donc ça, la guerre ! C'était... extraordinaire. Beaucoup mieux que la vie, en un sens. Plus net, plus rapide. A droite, des branches craquèrent. Les Boches s'infiltraient, cherchaient à les tourner. Ernst cria au sergent Roby de faire gaffe et il arrosa les fougères avec la Sten. Il se rappelait les vieux de 14-18, quand ils s'embrassaient au bistrot. Aujourd'hui seulement, il découvrait ce qu'était l'amitié éternelle.

Le Climat vous enseignait encore ceci : les héros, ça n'existe pas. Pas au feu, en tout cas. Avoir peur ou pas, personne ne peut le contrôler. Et ceux qui n'ont pas peur font simplement ce qu'ils ont à faire, leur travail de guerriers. L'héroïsme, c'est peut-être avant, quand on signe l'engagement. Mais, à ce moment-là, on ne sait rien de la guerre.

Iltis, du sang plein les yeux, a glissé le long de son sapin, dans les fougères. Il ne bouge plus.

Iltis ! Le jour du grand départ, à Fleurance dans le Gers, ils étaient montés ensemble dans la traction de Bockel, avec Kapsa, Gasser, toute leur bande. Pourtant, sa mort ne le touche pas. « Tiens, Iltis est mort ! » et c'est tout. C'est un fait, il l'accepte sans révolte. Certains meurent, d'autres pas. Iltis aujourd'hui, lui demain. Ça fait partie du Climat.

Les rafales de Hemmerlin ont calmé les Allemands. Le sergent Cambon a ordonné le repli et les hommes ont détalé vers le mamelon.

— Seigneur mon Dieu, je suis content de vous revoir ! s'est écrié le lieutenant Streiff qui commandait sur le mamelon, et il paraissait sincèrement surpris.

De l'arrière, on avait cru au massacre.

— Faut ce qu'il faut, a répondu Hemmerlin.

Mais c'était un coup pour rien : déjà, les Allemands réoccupaient la crête.

Quatrième jour.

Les ramures finissaient par s'évaser en gouttières et la pluie ruisselait sur les hommes, l'eau montait jusqu'à leurs genoux. Ils ne sortaient plus des trous qu'ils avaient creusés toute la nuit. Le plus dur n'était pas de rester accroupi dans l'eau froide mais d'y rentrer, après en être sorti.

Les deux prêtres et les deux pasteurs — Bockel et Bonnal, Frantz et Weiss — ne quittaient plus le champ de bataille. Ils arpentaient les positions en pèlerine et casqués, une croix de bronze en sautoir sur le cœur, entre la première ligne et le PC, un abri à demi enterré sous un toit de rondins où on trouvait à toute heure un commandant assis sur un billot les pieds dans l'eau. Les half-tracks sanitaires, les ambulances et les camions de l'intendance se garaient juste derrière.

Les aumôniers savaient que leur présence faisait du bien à tous, et pas seulement aux croyants. Le pasteur Frantz avait même décelé, dans l'insistance de certains à le garder près de leur arbre ou de leur trou, le parfum de la magie. Comme s'il leur portait chance. Pas lui, Fernand Frantz, personnellement, mais l'homme de Dieu qu'il était. Avec un prêtre en première ligne, ils se sentaient protégés. Cette superstition attendrissait le pasteur : les hommes étaient ainsi. C'était son métier de les suivre partout, surtout là où ils devenaient des tueurs, où ils risquaient de perdre leur âme.

Les aumôniers se retrouvaient au PC :

— Je viens de confesser un de tes gars, disait le prêtre au pasteur.

— Et moi, deux des tiens ! répondait le pasteur en allumant sa pipe.

Cet œcuménisme forcé les faisait sourire.

D'excellente humeur, Bockel et Frantz bavardaient quand ils

aperçurent deux brancardiers qui couraient avec leur brancard vers les ruines de la ferme. Ils avaient peint une croix rouge sur leur casque et ça suffisait pour traverser le *no man's land*. Ici, les Allemands ne tiraient pas sur la Croix-Rouge.

Ils restèrent un moment sous les décombres. Quand ils ressortirent, ils portaient un corps, caché par une couverture.

Les hommes levèrent la tête en silence au passage du brancard. Un colonel de chars se figea au garde-à-vous. Bockel et Frantz s'avancèrent. Il y avait toujours le choc de la découverte, quand on voyait un tué. Parfois, un type qu'on avait entendu rire l'heure d'avant, et parfois un inconnu, dont la tête ne vous disait tragiquement rien.

Ils soulevèrent la couverture.

C'était une magnifique tête de porc et, sous la couverture, le porc entier suivait. Les brancardiers éclatèrent de rire. Puis leur visage passa du rire au grave :

— Pas d'histoires ! dirent-ils, on l'a entendu couiner et on s'est dit : toujours ça de pris pour le ravito !

Et le colonel de chars qui avait salué la dépouille... « Ils vont encore dire que nous ne sommes pas sérieux », pensa Bockel. *Ils*, c'étaient les réguliers, l'armée d'Afrique, les tankistes. « Au col déjà, ils nous ont pris pour des pauvres types. Normal, ils avaient pitié. Mais pas sérieux... non ! »

Il y avait un ordre derrière la pagaille, les farces et les tenues de brigands. Comment les réguliers ne le voyaient-ils pas ? Bockel se souvenait des clowns peints par Rouault, des clowns désespérés qui n'avaient pas l'air de clowns — il vouait aux clowns un culte particulier : enfant, il avait voulu être clown lui-même, mais son père, le notaire de Thann, l'avait détourné de cette vocation. Les pauvres types de la Brigade n'avaient pas l'air de soldats, soit, mais ces deux brancardiers étaient sérieux. Sérieux comme des gosses. Ils ne se payaient pas sa tête : ils jouaient. Ces deux-là étaient pourtant des « vieux », vingt-cinq ans, vingt-huit peut-être. Qu'avaient-ils laissé derrière eux, en venant à la Brigade ? De quelles habitudes mortes avaient-ils dépouillé leurs cœurs ? Ils avaient pris le large, loin des petites triches et des comédies, la guerre les lavait des blessures de la vie. Ils étaient redevenus des enfants qui rient, d'un rire si pur que le prêtre y entendait une musique familière, l'infini de l'espace où elle résonnait depuis toujours, la voix de l'Unique. Faut-il donc, songeait Pierrot Bockel, que les hommes retrouvent l'enfant en eux, lui rendent leur attention, après toutes ces années, pour devenir adultes ? Oui, oui, oui. La guerre à leurs

côtés réjouissait sa foi. La vie de guerrier dans les bois guidait l'esprit vers l'essentiel.

— Un coup de main, mon père !

L'essentiel, c'était ce qui advenait. Autour de lui, à cet instant : la voix pressée du brancardier et son cochon. Sous les arbres, derrière le PC, le chauffeur de l'ambulance klaxonnait.

Ils se dépêchèrent de charger la bête, de la caler entre les blessés et un vrai mort.

* *

Les guetteurs de la Iéna ont repéré une nouvelle mitrailleuse allemande, juste en face. Ils ont essayé de l'éliminer au FM, en longues rafales appuyées. La mitrailleuse rendait rafale pour rafale. Les fins tireurs ont pris l'affaire en main : ils visaient, s'appliquaient — un nid de mitrailleuse faisait une cible autrement excitante qu'une pipe de foire. Mais les carabines n'ont rien donné non plus et c'est Paul de Gauléjac qui a pris le message pour le PC chars : la section demandait un nettoyage d'artillerie.

Paul de Gauléjac s'est mis à courir. Trois balles, trois flammèches au ras du sol, la mitrailleuse a parlé, de Gauléjac s'est arrêté net et il a basculé face au ciel.

Le 30 septembre fut une rude journée. Quand le tir ami s'est enfin déclenché, les fusants explosèrent au-dessus des premières lignes françaises. Le tir était trop court.

« Allongez, bon sang, dites-leur d'allonger ! » Mais le temps de prévenir l'artillerie, des hommes furent touchés dans le dos et dans les fesses. Personne n'aimait ça : c'était le genre de blessure qu'on se croyait obligé d'expliquer, il fallait baisser son pantalon et s'étendre sur le ventre devant les infirmières. Les mortiers allemands croisaient dans le ciel les fusants américains et la compagnie Iéna était coincée dessous. Mitou, Dondelinger et le jeune comte du Chatelle-Résie furent évacués, un éclat se planta dans la ceinture du lieutenant Argence qui commandait la Iéna, un autre ouvrit la gorge du pasteur Weiss. Le bruit courut que le lieutenant-colonel Jacquot lui-même, monté en inspection, avait été blessé. On venait d'emporter le corps de Paul de Gauléjac et les mortiers pilonnaient — ils pilonnaient par principe au crépuscule, à l'heure où la corvée de soupe montait avec la roulante, et la corvée avait beau changer d'heure chaque jour, les Allemands la repéraient sous les arbres avant qu'elle débouche dans la clairière, on se

demandait bien comment — quand les hommes dans les trous aperçurent une silhouette noire et mince debout sur un tertre à la proue de la forêt. Le type portait un petit béret et une canadienne en cuir à col de mouton, une canadienne d'aviateur.

Il se profilait si nettement, debout sur ce tertre exposé, que c'était de la folie — ou du courage, ou de la connerie, chacun a donné son avis. Mais là-bas l'aviateur n'avait pas l'air de s'en faire, il fumait tranquillement une cigarette sous la pluie et il regardait, immobile, vers les lignes allemandes.

Un officier a reconnu le colonel.

Le grand patron de la Brigade. La plupart des hommes ne l'avaient encore jamais vu. Un colonel d'ailleurs n'avait pas à s'exposer, ce n'était pas malin, mais tellement français, cette manie d'héroïsme. « Messieurs, tirez les premiers ! » Toujours le même refrain et c'est la France qui perd. Ainsi pensaient certains, mais la plupart en avaient la chair de poule, une bouffée de gratitude envers ce colonel, car un vent de défaite soufflait sur la Brigade et ça donnait du cœur au ventre de se savoir commandé par un type qui en avait.

— Et comment il s'appelle, le colonel ?

— Berger.

Berger, ça ne disait rien à personne et, après tout, Berger ou Tartempion, le colon c'était le colon, tellement au-dessus d'eux, dans les hautes sphères de l'état-major.

Le colonel Berger alluma une seconde cigarette à la première et il se mit en marche vers la ligne des trous, qui ressemblait à une tranchée en pointillé.

De près, il n'avait pourtant pas l'air d'un dur. Un nerveux, plutôt, avec des tics sur le visage, et gentil, presque timide. Il donnait l'impression bizarre de se trouver à la fois ici, au bord de votre trou, et ailleurs. Il occupait nécessairement un point de l'espace et c'était à vous qu'il parlait, les yeux dans les yeux, mais à quoi rêvait-il à l'intérieur ? Comme s'il discutait avec un autre colonel caché dans le premier et présent lui aussi, mais d'une autre façon. Il ne ressemblait pas à un gradé d'active.

Le terrible Tarzan s'est levé au garde-à-vous. Face à l'élégant colonel, jamais Tarzan n'avait paru plus colossal, trempé et broussailleux dans son accoutrement, avec sa peau brûlée — Tarzan était un gitan, un romano, un de ces « vanniers du Rhin » et le meilleur chipeur de poulets du maquis de la Save. (Après la bataille de L'Isle-Jourdain, les prisonniers allemands avaient supplié qu'on ne les livre pas à Tarzan. Sa voix y était pour beaucoup :

il vociférait ou grognait, mais ne parvenait pas à moduler des sons normaux. Ça sortait comme ça pouvait.)

— Mon colonel ! a grogné Tarzan, vous prrrenez une poule, vous la trrempez dans l'eau, comme ça nous sommes !

S'il n'était pas convenable de pleurnicher contre les balles et les mortiers devant le colonel, on avait bien le droit de râler contre la pluie et le froid. Malraux a tiré sur sa cigarette et il a dit au sous-lieutenant que les hommes avaient raison, depuis trois jours qu'ils étaient là sans dormir, et qu'ils seraient relevés demain.

Il a encore donné un ordre bref puis il a tourné les talons et il a disparu dans la nuit. Ça rappelait un fondu de cinéma, quand l'image fonce lentement jusqu'au noir à la fin d'une scène importante.

pleuvait jour et nuit et l'électricité était coupée à cause du black-out.

Pourtant, les Allemands ne bombardaient pas les arrières. Ils n'en avaient pas les moyens : plus d'aviation, plus de grosses pièces. Le front passait à dix-sept mille mètres. La canonnade ondulait sur les lointains, glissait le long des reliefs, arrivait assourdie aux villages. On s'y habitait, on l'oubliait. Il était plus difficile d'oublier les habits trempés et froids dans lesquels on se couchait.

* *

Les nerfs claquaient comme une corde d'arc et le système lâchait d'un coup. Sitôt sur le camion, la vibration du moteur s'enroulait sur les talons jusqu'aux vertèbres, une grosse fatigue tombait sur les hommes et les livrait au frisson de volupté qui suivait le séjour au feu. D'abord on se disait : « Je m'en suis tiré ! » et, l'instant d'après, on comptait les morts. Ça dégrisait, loin du front les morts devenaient réels, on ne reverrait plus jamais de Gauléjac, Iltis, Vigne, le sergent Guidon... Et il faudrait y retourner, demain ou dans huit jours. Les vieux de 14-18 le disaient bien, on avait rarement peur au premier combat.

Le ronron rassurant du moteur leur fit baisser la garde et au pied du col, à Corravillers, la compagnie Iéna était devenue ce défilé de dormeurs debout, d'ahuris lunaires, de visages abrutis ou profondément tristes, qui sautaient des camions dans les flaques.

Ils coururent au bistrot. A l'intérieur — une petite salle où des bougies remplaçaient l'électricité — ils étaient encore en pleine décompression quand une figure nerveuse et pâle s'est dressée dans l'ombre dansante des bougies. Le colonel.

Ils étaient cent, entassés, à peine réchauffés, debout entre les tables ou dans le fond contre les vitres passées au bleu de camouflage, couleur de nuit tropicale, et le clair-obscur qui voilait le regard de Malraux donnait à chacun l'impression que c'était à lui, personnellement, qu'il parlait.

Il leur expliqua pourquoi ils se battaient. Leur sacrifice volontaire faisait d'eux des hommes libres, dit-il de cette voix hachée mais nette qu'ils entendaient pour la première fois, dans ce bistrot de montagne un soir de bataille. Libres du nazisme, mais pas seulement, car la liberté n'avait de valeur que conquise, et conquise par la fraternité. Il parla cinq ou dix minutes et chacun comprit ce qu'il voulait ou ce qu'il pouvait, mais cette voix et ces bougies, ce

Cinquième jour.

Derrière la vitre il pleuvait à longs traits, des nuages liquides rinçaient le vert cru des prairies. L'état-major du bataillon de Toulouse dont dépendait la Iéna cantonnait depuis trois nuits au hameau de La Bruyère et Pleis tenait ses quartiers dans la mairie-école, de guingois au-dessus du boubier. Le contrefort des Vosges donnait de la pente à l'unique rue de ce bout du monde, une rue tout en coudes et retraits, encaissée entre les parois rouge sombre d'antiques et lourdes fermes et des portiques de grès rose, une rue torrentueuse de lave noire et glacée. La pluie y fabriquait un mélange adhésif de fumier et de boue que les hommes emportaient sous leurs chaussures dans les granges où ils dormaient.

On était dimanche. Pleis le savait parce que, le matin, le père Bonnal avait dit la messe dans l'église de Froideconche. Sur la place, une prise d'armes avait suivi, avec Malraux. Et Pleis, à la réflexion, commençait à l'admettre : le colonel avait de l'allure, une « sacrée personnalité », même. Un mois avait passé depuis ce fameux dîner au mess de Montauban et Bernard Metz avait peut-être raison. Au fond, Berger, Malraux, ne se conduisait guère comme un communiste.

Seul dans le petit bureau glacé de son état-major, Pleis réfléchissait à tous ces problèmes et il en venait à se poser la question : « Qu'est-ce que je fabrique ici ? » Lui, artilleur de carrière, commander à des fantassins ! Ça n'avait rien à voir, l'artillerie et l'infanterie, ce n'était pas le même métier. Pleis se démenait pour mettre de l'ordre dans cette pétaudière, encadrer les compagnies, les armer, les habiller, organiser le parc auto, un service médical décent, mais il peinait. Le désordre semblait la nature de la Brigade, il n'avait jamais vu pareille unité. Pour tout arranger, il

colonel halluciné faisaient de toute façon une énorme impression. Ils ne s'attendaient pas à ça.

— Merci, dit-il enfin, au nom des morts que vous avez eus hier et de ceux que vous aurez demain, puis il sortit du bistrot.

Malraux parti, les hommes restèrent un instant immobiles.

— Les morts qu'on aura demain ?

Les derniers mots du colonel avaient jeté un froid dans les rangs. Mais d'autres, au contraire, une belle phrase comme ça, ça les excitait comme le panache blanc d'Henri IV ou les siècles des Pyramides.

Sixième jour.

La troisième section du commando Vieil-Armand installa un FM sur le toit de la grange, un autre au portail, et les hommes firent savoir qu'ils ne bougeraient pas de là avant qu'on les ait débarrassés de Gadvoup. L'aspirant Gadvoup commandait la section, mais les hommes n'en voulaient plus.

Le commando Vieil-Armand, c'était la compagnie Alsace-Lorraine de Haute-Savoie, qui avait attendu si longtemps dans la gare de Mouchard. *Vieil-Armand*, à cause du mont sacré où le Quinze-Deux s'était fait décimer sur place pendant l'autre guerre. *Commando*, parce que ça sonnait mieux que *compagnie*. Les armées aussi ont leurs modes et, en 1944, la mode était américaine.

Une bonne journée en plein air avait suffi pour les énerver, une journée d'instruction à courir sous l'averse derrière l'adjudant Lehn, ramping, tir au fusil, au FM, lancer de grenades, ramping, « école de groupe », tout le toutim. Ils savaient maintenant qu'une section — quatre sections font un commando, trois commandos un bataillon et trois bataillons une brigade — se divisait en quatre groupes de combat, d'une dizaine de « voltigeurs » chacun. La théorie assignait aux voltigeurs la protection du FM, pivot mobile du groupe de combat. Pour l'attaque, les voltigeurs partent les premiers, le FM les couvre. Ils plongent à l'abri et ils ouvrent le feu. Le FM en profite pour les rattraper, les voltigeurs repartent en avant, et ainsi de suite. Pour le repli, même manœuvre mais dans le sens contraire, par reculs alternés. A l'exercice, les groupes perdaient forcément le tempo, et les manœuvres capotaient.

Un Alsacien nommé Walgenwitz, qui avait été en Russie, expliquait la « progression à la grenade » :

— On lance la grenade à plat ventre, on court tout de suite sans attendre l'explosion et, arrivé sur la tranchée, une seconde après la

grenade, quand les types sont sonnés, rien de plus facile que de les nettoyer à la mitraillette.

Walgenwitz avait appris des tas d'astuces dans la Wehrmacht et ça lui faisait plaisir de partager ses connaissances.

A la fin, la section avait répété l'attaque du village et pris d'assaut la mairie et le clocher. Ces jeux guerriers chauffaient le sang et les hommes braillaient qu'avec Gadvoup c'était fichu d'avance, qu'on n'avait jamais vu un polytechnicien conduire des fantassins. Ils en faisaient une question de vie et de mort. On ne va pas au combat derrière un gars en qui on n'a pas confiance. Non, ils exigeaient l'adjudant Lehn à la place de Gadvoup. Pas de casse à redouter, avec l'adjudant, ça se sentait. Et ils voulaient négocier avec l'autre Lehn, Lehn le lieutenant, le frère de l'adjudant, qui commandait Vieil-Armand.

L'affaire semblait gagnée d'avance puisque Gadvoup le polytechnicien s'était mis à dos les deux factions les plus influentes de la troisième section : les Jules et les Fortes Têtes. Les Fortes Têtes se proclamaient anarchistes et, de fait, s'avéraient les meilleurs pour flanquer la pagaille dans la section. Ils détestaient la discipline, et d'abord la discipline militaire. Munsch l'Ancien — il avait au moins trente-cinq ans —, le chef des Fortes Têtes, répétait qu'il avait fait l'Espagne, les Brigades internationales. On l'appelait le Commissaire du Peuple, mais c'était pour rire. Les Fortes Têtes comptaient une dizaine de sympathisants, effectif sensiblement égal à celui des Jules, lesquels s'inspiraient de principes tout différents.

Fondée par le popotier Iltis¹, grand chef des Jules de Vieil-Armand, l'institution avait eu pour objectif originel et pratique d'assurer la popote de la section en des temps où on ne pouvait pas toujours compter sur le ravitaillement. Il s'agissait de « ponctionner » tout convoi américain passant à portée et d'asticoter à longueur de temps le Grand Popotier à l'intendance du bataillon. La compagnie s'était formée à Annecy et pendant l'interminable voyage vers les Vosges, toutes ces nuits à Mouchard, le Grand Jules n'avait cessé d'approfondir sa vocation. Il distribuait désormais à ses disciples, outre le rab, des maximes morales et politiques, voire philosophiques, utiles à la vie du guerrier. Un vrai Jules digne de ce nom savait ce qu'il devait penser, par exemple, des femmes, des curés ou des Suisses.

1. Iltis est un nom courant en Alsace et il y avait plusieurs Iltis à la Brigade. Comme il y avait plusieurs Kammerer, Hartmann, Claus, Jaeger, Munsch, des Fischer et des Frantz, quatre Picard et d'innombrables Kraft — frères, cousins ou non apparentés.

C'était une mutinerie mais chacun se doutait bien qu'on ne se servirait pas du FM, en batterie sur le toit de la grange. Pour un bleu comme Eschbach, c'était d'abord une inratable occasion de se poiler. (Jean Eschbach était le fils de Jean Eschbach, alias Rivière, l'adjoint de Marceau — tous les deux dans les Vosges, eux aussi, mais à cent kilomètres au nord de la Brigade vers Raon-l'Étape, avec les maquisards du GMA-Vosges derrière les lignes allemandes.) Ils étaient venus le trouver, le Grand Jules en tête :

— Ben voilà, on lève la crosse. Tu fais comme les autres, petit, t'es avec nous ?

Eschbach avait dix-neuf ans, le Grand Jules vingt-cinq. Pour lui c'était un vieux, avec l'autorité naturelle de l'adulte sur le gamin. Par ailleurs, l'adjudant Lehn était un type formidable. Il leva la crosse.

Quand le lieutenant Lehn est arrivé pour discuter, le capitaine Dopff l'accompagnait. Dans le chaos administratif de la Brigade naissante, Dopff se trouvait capitaine sans commandement. Le grade de capitaine valait normalement un bataillon mais le bataillon de Savoie n'existait encore que sur le papier. Une compagnie entière attendait toujours à Chambéry, où ses chefs, Holl et Schuhmacher, se donnaient assez de mal pour l'équiper, faire main basse sur les stocks, armes, tenues, gamelles, carburant... En attendant, et bien qu'on n'ait jamais vu dans aucune armée un capitaine adjoint d'un lieutenant, Dopff secondait Lehn à la tête de Vieil-Armand.

Le Grand Jules et le Commissaire du Peuple firent valoir qu'étant des volontaires, les hommes avaient des droits, et d'abord le droit de donner leur avis sur un point précis : qui les conduirait au casse-pipe et qui les ramènerait.

Ce fut Dopff qui régla la question. René Dopff avait alors quarante ans, c'était un homme au visage carré, à la mâchoire solide, un esprit vigoureux et rusé, assez jovial pour qu'on éprouve du plaisir à lui obéir. Il parla aux hommes. D'accord, Gadvoup, partait, et l'adjudant Lehn prenait la section. Mais il ajouta qu'en 14 Gadvoup serait resté et qu'on aurait fusillé trois d'entre eux au hasard dans les rangs.

— Cela dit, nous sommes tous des volontaires, c'est vrai. Ceux qui veulent partir peuvent encore réfléchir.

Il dit et fit les choses de telle manière qu'il passa dès lors, aux

yeux des hommes qui avaient assisté à la scène, pour un chef, un vrai, un meneur d'hommes. Ferme mais loyal, ça marche toujours.

* *

Cinq kilomètres de prés spongieux et de sapinières touffues où personne ne s'aventurait par plaisir séparaient le hameau de Brest (où cantonnait Vieil-Armand) de Froideconche ou de La Bruyère. Chaque unité de la Brigade qui n'était pas en ligne vivait sur son île, à l'écart des autres et loin du monde : on n'avait ni journaux, ni TSE. Le crépuscule tombait quand les Jules pacifiés redescendirent le FM du toit de la grange et, au même instant, à Froideconche, une traction s'arrêta devant le PC du bataillon de Dordogne. Popol Diener, le petit frère d'AnceI, en sortit et courut rendre compte de sa mission : il revenait d'Epinal et il avait les casques.

On pouvait enfin les voir, ces précieuses merveilles, empilées à l'arrière de la traction : de drôles de casques, tout ronds et sans cimier, des casques américains. AnceI décida de les monter en ligne sans attendre le matin.

— Le casque une heure avant ou après, ça peut faire des morts en moins ou en plus.

Le casque n'arrêtait pas une balle tirée à cent mètres, mais il protégeait des éclats de mortier qui causaient les trois quarts des blessures à la tête. Ils se serrèrent à l'avant de la voiture, Popol, AnceI et Peltre. Peltre avait insisté pour les accompagner et AnceI s'est souvent rappelé leur discussion sur le seuil du PC et comment il avait, ce jour-là, donné raison à son ami.

— Non, avait-il dit, tu ne montes pas. C'est idiot. Tu es mon adjoint au bataillon et c'est toi qui me remplaces s'il m'arrive un pépin. On n'a pas le droit de courir un risque ensemble tous les deux. Tu restes.

Mais Peltre répétait que les hommes ne l'avaient encore jamais vu au feu et qu'ils finiraient par le prendre pour un planqué.

— Il faut qu'ils me voient, Tony. Militairement, tu as raison. Mais psychologiquement, il faut que je vienne. Toi non plus, tu n'as rien à faire en ligne : depuis hier c'est Pleis qui commande le secteur, alors...

— Allons-y.

Dans le Bois-le-Prince, ils se garèrent derrière le PC de rondins. Ils dirent aux estafettes de prévenir immédiatement les sections que les casques étaient arrivés. Puis ils se dirigèrent vers le front, nez au vent et mains dans les poches, histoire de se dégourdir les jambes,

de renifler sur place la situation et de regonfler le moral des troupes.

La fusillade avait cessé, remplacée par le faux silence de centaines d'hommes à l'affût et de feuilles qui craquaient. En première ligne, tout était calme. AnceI et Peltre bavardaient avec les têtes qui sortaient des trous, quand des hommes déboulèrent entre les troncs, les casques empilés sur leurs bras en panier.

Dans le noir, un coup de feu a claqué et on n'a jamais su s'il était venu des lignes allemandes ou françaises.

Un second a fait écho, puis une rafale, puis tous ont tiré comme des perdus, ils ont tiré « parce que ça tirait », saoulés de vacarme. La cause de cette tempête soudaine, c'était la peur. Ce phénomène d'ignition spontanée se répétait presque chaque nuit. D'abord le silence et l'obscurité. On croit voir quelqu'un bouger dans le *no man's land*. On tire et la détonation explose dans le cristal d'un millier de systèmes nerveux détraqués par l'insomnie et tout le reste. La fêlure se propage le long du front à la vitesse du son et ça ne rate jamais, parce qu'on a moins peur quand on tire.

Des guirlandes de flammèches clignotaient aux lisières et les hommes guettaient les stries rouges des traçantes. Quand on savait qu'une balle sur dix seulement était traçante, on se demandait combien d'autres vous passaient au ras des oreilles.

AnceI s'était jeté à plat ventre. A côté de lui, un petit bonhomme noué à son fusil déchargeait à la verticale dans les branches, la tête dans les épaules. Il regardait ses pieds — « Pas même capable de regarder sa propre peur en face », pensa AnceI. Il écrasa son poing sur l'épaule du petit bonhomme.

— Tu tires sur quoi, imbécile ?

— Mais ça tire, mon commandant, ça tire !

— Alors tire sur quelque chose, nom de dieu !

— Oui, mon commandant.

Les Allemands devaient croire à une attaque car ils envoyaient toute la gomme, les mortiers, les fusants qui hachaient la forêt.

« C'est con comme la lune, se disait AnceI. Et ça va s'arrêter d'une seconde à l'autre. »

Le dernier fusant a explosé, on a entendu un silence abruti, puis les hommes à plat ventre hors des trous se sont relevés. Tous, sauf Adelphe.

Que le premier officier tué de la Brigade l'ait été en apportant les casques eût impressionné les hommes de toute façon. L'image semblait composée à dessein, assez puissante pour fournir un

symbole. Elle devint une icône mentale dans les consciences du bataillon et ce que suggérait cette icône les troublait comme un coup de foudre ou comme un souvenir revêtu de l'enfance merveilleuse. C'était le domaine perdu, le monde sacré de l'autre côté du miroir, perdu et retrouvé. Il existait très fort cette nuit dans la grange aux bougies, mais pouvait aussi avoir existé de tout temps et exister à jamais, et quand, plus tard, ils se mirent à en parler entre eux, ils l'appelèrent, faute de mieux, *l'esprit de la Brigade*. Mais, la première nuit, ils ne trouvaient pas de réponse facile à la question qui les tourmenta jusqu'au matin dans la grange aux adieux de Froideconche, alors qu'ils veillaient au garde-à-vous autour du corps en uniforme sur le lit de tréteaux et de planches tendu de drap noir : pourquoi lui ?

Ils l'avaient cru invulnérable. Le capitaine Adelphe, capitaine de vingt-neuf ans, n'était pas fait pour être tué.

On avait disposé des bougies de part et d'autre du visage et leur flamme pure et droite brûlait comme avait brûlé la sérénité d'Adelphe Peltre. Le chef disparu, ils s'imaginaient avancés d'un cran, en première ligne désormais face à leur propre mort. Était-ce un signe ? Ils se rappelaient qu'après tout, étant volontaires, ils pouvaient rentrer chez eux s'ils le voulaient. Il suffisait d'aller trouver le commandant. On ne les retiendrait pas. Ils pouvaient encore réfléchir et il était temps de réfléchir à fond, une bonne fois, avant de continuer.

Ils s'endormaient debout, raides de froid...

Dans la grange voisine, l'institutrice et les élèves passèrent la nuit à coudre des fanions tricolores pour la tombe de l'officier français.

Septième jour.

L'après-midi qui suivit la mort de Peltre, il y eut une importante réunion d'état-major à l'école de Froideconche. Les officiers s'y rendirent par groupes, mal rasés, l'œil battu par cette nuit où chacun, ayant peu dormi, avait pu observer le désarroi des hommes. Malraux lui-même avait pris son tour de veille jusque vers deux heures. Il entra dans la salle de classe et annonça que la Brigade, comme tout le 2^e Corps de l'Armée d'Afrique, passait dès le lendemain à l'attaque générale.

La manœuvre offensive conçue par de Lattre se déclenchait enfin : la percée par les Vosges et le coup de main sur l'Alsace avant les neiges, qui bloqueraient pour longtemps les opérations de montagne. A gauche de la Brigade dans les monts du Géhant, le groupement Guillaume — paras et chocs — avait mission de déboucher du crêt de Longegoutte, de remonter la Moselotte et de prendre pied sur la route des Crêtes, quelque part au sud du Hohneck. Il traçait l'axe principal de l'attaque dont la 1^{re} DB, la Brigade Alsace-Lorraine et le corps franc Pommiers devaient couvrir le flanc sud en s'emparant du Thillot, puis en progressant vers la vallée de Thann par le col de Bussang.

Depuis huit jours, ajouta Jacquot, ravi par la tournure des événements, la Brigade tâtait l'adversaire, mais il fallait maintenant faire la décision. Une préparation d'artillerie ouvrirait la danse vers dix heures, puis les vagues d'infanterie suivraient, appuyées par les chars. Deux compagnies d'assaut, deux en soutien. Pleis commandait le secteur, c'était à lui de concevoir le plan d'attaque.

La pluie avait cessé, mais le plafond était bas, le ciel tourmenté. Le commandant Pleis clapotait jusqu'aux chevilles sous le toit de rondins qui lui servait de PC et il était aussi trempé que les hommes

dehors, accroupis dans leurs trous, quand l'agent de liaison apporta le papier de l'état-major. *Aux armées, le 3 octobre 1944...* Signé Jacquot : « Vous attaquez demain », et c'était sur lui, Pleis, que ça tombait ! Dans l'artillerie, il n'avait jamais appris à monter une opération d'infanterie. Il s'assit sur un billot et sortit de sa poche son carnet de travail et un crayon à deux têtes rouge et bleu.

A la Brigade, il n'y avait pas de carte d'état-major pour tous les officiers et Pleis n'avait pu trouver mieux qu'un plan illisible au quatre-vingt millième. Aussi, pour dessiner le champ de bataille, tenait-il à la main une photo aérienne du secteur, prêtée par son collègue des chars. Il reporta la photo sur le papier, puis, plongeant dans ses souvenirs, il invoqua la figure du commandant Pruche.

Pruche, son chef d'escadron pendant la campagne de 40. Pruche, qui aimait les fantassins, bien qu'artilleur, et qui savait les faire aimer. Pruche adorait raconter les grandes batailles, Fontenoy, Leipzig, Waterloo, ils en avaient discuté sans fin pendant les soirées de la Drôle de Guerre, puis Pruche s'était fait tuer en Belgique. Qu'aurait fait Pruche à sa place ?

Il examina sur la photo la croix fragile du carrefour, la tache sombre du Bois-le-Prince et cette piste qui s'éloignait, la branche nord de la croix. Elle courait d'abord parallèle à la lisière et à la hauteur du mamelon (tout noir lui aussi, à cause des sapins, minuscule en avant de l'étang) pour piquer ensuite vers la forêt qu'elle divisait en deux zones. La photo livrait un renseignement capital : la partie du bois située au nord de la piste était nettement moins profonde que l'autre. Elle ne devait guère, ici, dépasser cinquante mètres et de l'autre côté la prairie recommençait.

— Si j'étais le commandant allemand, se dit Pleis, ce bout de front serait le plus difficile à fortifier. Il me faudrait prévoir des réserves... ici...

L'inspiration vint. L'essence de la stratégie a toujours été l'art du déséquilibre. A un contre un ou mille contre mille, l'esprit du judo fonde l'ordre intérieur de l'attaque : saisir l'adversaire où il ne vous attend pas. Feinter à gauche, foncer à droite. Au Bois-le-Prince, le terrain s'y prêtait à merveille. La manœuvre à effectuer lui sautait soudain aux yeux et il se dépêcha d'en dessiner le plan précis avant que la nuit tombe.

Des cortèges au pas de gymnastique se croisaient à l'arrière sous la futaie. Des sections montaient, d'autres descendaient. Des types qu'on n'avait encore jamais vus relevaient les premières lignes. D'autres plus loin bivouaquaient en soutien, des silhouettes sans

visage et furtives avec des gestes de grands dadais qui jouent à Robin des bois.

Au remue-ménage, aux ordres, les hommes avaient compris : on attaquerait demain. Beaucoup souhaitèrent alors se confesser et, d'un bout à l'autre des lignes, les aumôniers se hâtèrent.

Pierrot Bockel rentrait de sa tournée des trous, en pèlerine contre le vent glacé qui se levait sur le champ de bataille et l'arrosait d'embruns, quand une voix dans l'ombre a prononcé son nom. La voix était douce mais sans réplique et Bockel s'est retourné. Une tête au ras du sol disait :

— Mon père, baptisez-moi.

Bockel a mis un genou en terre sur le rebord du trou.

— Tu crois ? a-t-il demandé, heureux mais pas surpris : il savait combien la guerre, qui fait de la vie individuelle une illusion, rapproche les hommes de Dieu.

— Oui je crois, j'ai la foi ! Et je ne suis pas baptisé. Je veux entrer dans la communauté. Donnez-moi le signe de la foi.

Le prêtre a repéré un trou sans occupant. Il a détaché son casque, il s'est accroupi et l'a rempli d'eau boueuse. Puis il est revenu vers le petit guerrier et il l'a baptisé.

* * *

Le 4 octobre à dix heures, à l'heure de l'attaque générale, Pleis était installé sur le mamelon qui dominait le champ de bataille de Bois-le-Prince. Il entendit crier : « En avant ! » et là-bas, à l'aile gauche, une section s'élança toute seule. Après vingt mètres de course, elle s'engloutit dans le brouillard.

Un brouillard si épais que les artilleurs, qui devaient donner le signal de l'assaut en marmitant le bois, avaient demandé à Pleis de retarder son attaque. La purée de pois les empêchait d'ajuster. Pleis avait fait porter le contrordre aux commandos et, de toute évidence, une liaison avait sauté, le message n'avait pas atteint cette section.

Perdue dans le brouillard, elle courait tout droit vers le Haut de la Parère, plein nord : le chef de section s'était trompé de direction et sa trajectoire s'écartait à angle droit de l'axe de l'attaque. Les hommes couraient parallèlement à la lisière — ils pouvaient courir longtemps...

Or il y eut de furieux éclats de voix et le sergent-chef qui avait chargé tout seul fit irruption au sommet du mamelon.

On s'était foutu de lui ! Qui lui avait collé un commandement pareil ! Tous des incapables, etc.

Ce fut le comble, pour Pleis. Le bonhomme lui avait cassé son effet de surprise et il l'engueulait ! Il criait aussi qu'il s'en lavait les mains et qu'il ne repartirait pas une seconde fois.

— Une fois ça suffit, on a fait notre boulot !

Pleis posa la main sur la crosse de son revolver.

Il raconta plus tard que jamais un homme n'était passé aussi près de la mort que ce sergent-chef. Il voulait le descendre sur place, pour l'exemple, et l'autre ne s'en rendait même pas compte. Il continuait à brailler. Puis Pleis se calma et il déclara que l'affaire serait tranchée à l'échelon supérieur. En remplacement, il fit monter en ligne une section de la réserve.

Vers une heure, le brouillard se leva. Les artilleurs firent savoir qu'ils étaient parés. La visibilité faisait leur affaire, mais pas celle des fantassins. Ils auraient préféré, eux, attaquer sans être vus. On distinguait maintenant le moindre détail du *no man's land* — le talus, l'arbre mort en travers, les cinquante pas à découvert jusqu'à la lisière. On voyait tout, sauf les mitrailleuses allemandes. Elles étaient pourtant là et elles les attendaient.

A une heure vingt-cinq, le tonnerre roula sur les arrières et s'abattit sur Bois-le-Prince.

Personne n'aurait voulu se mettre à la place des Boches, qui devaient déguster, sous les flammes et la fumée. Puis le tir cessa, aussi net qu'il avait commencé. Des volutes noires s'échappaient au-dessus de la sapinière. Alors le commando Rapp, sous les ordres de Fischer — le Fischer que les FTP avaient enfermé dans la soue du cochon —, se dressa hors des fougères et s'élança dans le *no man's land*. Presqu'aussitôt, la fusillade éclata.

« Chacun avait son trou et quand on vous dit : " Allez, les gars, à l'attaque ! Faut sortir du trou ! " c'est pas de la rigolade. Ça siffle, vous passez ou vous passez pas, un des deux. Quand vous voyez les copains qui tombent à côté de vous, c'est le coup de pot, mais faut y aller. Faut le faire pour le croire, si tu dis ça aux gens, ils disent : " C'est pas vrai. " Pourtant c'est la vérité, moi j'ai passé. »

La bataille dura jusqu'au soir. Vers quatre heures, tout semblait perdu. L'aile gauche reflétait, débordée par les renforts allemands, et Pleis, un instant, songea à évacuer le mamelon. Mais la droite, soutenue par les chars, avait réussi à se maintenir dans le sous-bois et progressait lentement vers la crête. A la fin, il ne resta plus

qu'une mitrailleuse, calée derrière des rochers, hors d'atteinte des chars. Le lieutenant Innocenti demanda dix volontaires. Ils partirent en rampant d'arbre en arbre, s'approchèrent à moins de cinq mètres en profitant du terrain et prirent la mitrailleuse. Mais il fallut en payer le prix et c'est le plus jeune, le petit Roche, que la dernière rafale choisit à l'instant où ils se jetaient sur la position.

Partout les Allemands détalèrent et les hommes accélèrent, enjambaient des cadavres, des panzerfausts abandonnés, sautaient les entonnoirs d'obus, franchissaient les derniers mètres au pas de course...

Au sommet, l'horizon éclatait. Il recula d'un bond jusqu'aux bords du ciel, les têtes rondes et familières des Ballons voilées par l'approche de la nuit. Au pied des hommes s'ouvrait l'espace vide d'une vallée profonde. Ils se retrouvaient debout sur un gigantesque balcon dominant la Moselle tout en bas, noire et mince entre les villages. On ne se battait pas encore dans la vallée qui s'endormait doucement, dans un crépuscule pareil à ceux du temps de paix. A mi-pente, une fumée flottait au-dessus des sapins, trahissant une ferme enfouie, un bûcheron dans sa cabane.

Des fuyards allemands dévalaient les prairies. On les poursuivit. Les mortiers se rallumèrent pour sauver leurs fantassins et on ne savait plus trop quoi faire, jusqu'où exploiter la percée. Les liaisons avec le PC ne suivaient plus, il fallut improviser.

Les commandos Valmy, Kléber et Vieil-Armand prirent la relève sur les positions conquises par Rapp et Bark. Deux jours et deux nuits s'écoulèrent, en veilles et en patrouilles sous la pluie fine et froide. Ils explorèrent des bois et des mamelons sous les tirs sporadiques des mortiers. Des chars surgissaient, s'embourbaient, tiraillaient. Un officier inconnu entraîna une section dans d'incompréhensibles manœuvres au fond d'un bosquet... Ils ne dormaient plus. Le matin, on chauffait le café sur des bidons d'essence. Rien à manger. Le troisième jour, celui qui leur apportait le premier ravitaillement reçut un éclat de mortier dans le dos et il mourut. Ils engloutirent pourtant la soupe et les nouilles d'excellent appétit, puis on distribua le rhum. Mais le rhum, transporté dans des jerricanes d'essence, avait un goût atroce.

Les hommes l'ignoraient, mais l'état-major le savait : l'attaque générale sur le front des Vosges, la percée escomptée par de Lattre, avait échoué. Sur la gauche de la Brigade, les paras et les tirailleurs du Groupement Guillaume bagarraient toujours dans le massif du Géhant sans pouvoir déboucher sur les hauts du Thillot. Les

Allemands s'accrochaient, ils clouaient les vagues d'assaut sur les pentes, contre-attaquaient avec une force incroyable et l'on s'égorgeait la nuit dans les fondrières. La campagne éclair qui avait mené l'Armée d'Afrique de la Provence aux Vosges en trois semaines s'achevait ici, dans les paysages et l'acharnement qui avaient été ceux du terrible hiver de 1914. Au sud, la 1^{re} DB butait contre le fort de Château-Lambert et les Allemands avaient repris le col de la Chevestraye. Chamson, qui passait des journées chez de Lattre, faisait la navette entre Besançon et Froideconche et rapportait à la popote de Malraux et aux conférences d'état-major les soucis du quartier général. La bataille pour les Vosges continuait, mais le calendrier ne tenait plus : le Thillot ne serait pas pris en trois jours.

L'état-major s'installait dans la guerre. A Froideconche, on vivait sans heures, n'importe quoi pouvait arriver à tout moment, une réunion, un ordre d'attaque, un déplacement de lignes. L'un ou l'autre des officiers passait désormais la nuit au front et dormait dans une cabane ou dans la bergerie des infirmières et des blessés. Comme les hommes, ils apprenaient à se battre contre les poux et à fabriquer un lumignon en raclant la paraffine qui emballait les rations K, rations américaines qui étaient maintenant l'essentiel du menu. Malraux et le docteur Jacob, le médecin-chef de la Brigade, se serraient sur la même paillasse, sous la même couverture mouillée et l'aube les réveillait glacés. Le docteur remarqua la grande pudeur du colonel, répugnant à ôter la moindre pièce de son uniforme même pour se coucher, et son souci d'élégance. Malraux se débrouillait pour se raser chaque matin.

Chamson apporta de nouveaux ordres : en attendant la réduction du fort de Château-Lambert et du môle de résistance du Géhant, de Lattre attribuait à la Brigade des actions de couverture le long de la vallée. Elle nettoierait surtout le Haut de la Parère, le dernier sommet tenu par les Allemands en aval du Thillot à la cote 709, et « pousserait en force jusqu'à la Moselle ».

7 octobre.

Sous la conduite du lieutenant Lehn, le commando Vieil-Armand, chargé de l'attaque du Haut de la Parère, débouche dans une clairière au pied de la pente. Devant eux, une futaie serrée, des rocs en quinconce jaillissant des fougères. Au même moment, à l'autre bout de la clairière, une bande belliqueuse et sans ordre apparaît et le lieutenant Lehn reconnaît l'état-major de la Brigade.

Ça s'était décidé de bon matin sur le pré. Malraux et Bockel avaient dormi dans la bergerie. La roulante avait fait chauffer des litres de café et ils buvaient leur jus bouillant en tapant des pieds dans le givre quand un brouhaha de moteurs et de portes claquées déversa devant la bergerie, à leur surprise, le petit monde de l'état-major, tous montés de Froideconche. Jacquot allègre, Chamson et le commandant Schatzi, les capitaines Habert et Dopff, Ancel accablé — toujours sous le coup de la mort de Peltre — et tous les autres. Les arrivants se ruèrent vers la roulante, avalèrent du café. Ils bavardaient, en hommes rassemblés depuis peu par une mission commune, chaleureux ou distants selon les affinités, puis Malraux et Jacquot annoncèrent qu'aujourd'hui on livrait bataille et qu'ils marcheraient en tête de la colonne d'assaut.

— Au premier qui pisse dans la Moselle ! s'écria Jacquot.

Le lieutenant Lehn fut presque scandalisé par cette irruption tumultueuse et décontractée de l'état-major au complet — en admettant que cette bande d'excursionnistes ressemblât encore à un état-major. Lehn sortait de deux années à Saint-Cyr et ce débraillé lui paraissait peu sérieux et extrêmement imprudent. Mais déjà Jacquot s'impatientait, brandissait son revolver. Tous s'engouffrèrent sous la futaie et l'ascension commença.

Ils avançaient dispersés, pour diminuer le risque : un seul obus et la Brigade eût été décapitée. Malraux grimpa d'un pas leste et régulier, sans effort, son petit béret sur l'oreille. Il jetait des coups d'œil attentifs, mais on le sentait replié en même temps dans une rêverie profonde et c'était assez troublant.

Pour le lieutenant Picard, qui commandait la première section du commando : « Le colonel était sur son nuage rose, il était là et il s'en foutait, il se foutait visiblement de la mort. Savait-il même qu'il était à la guerre ? »

Jacquot suivait, l'air baroudeur. Ensuite venaient les prêtres, Bockel et Bonnal, à l'allure à la fois grave et sportive, Ancel consterné par la témérité de l'escapade, Chamson pas rassuré, Schatzi fringant, Dopff mitrailleuse au bras flanqué de son fidèle Landwerlin, les lieutenants Lehn et Picard enfin, précédant les hommes qui s'appliquaient à progresser selon les règles, en se couvrant, par bonds rapides d'arbre en arbre et de rocher en rocher.

Ils passèrent à côté d'un trou, un trou allemand, avec un cadavre replié tout au fond. Sur la droite, les arbres s'écartèrent et au bout de la trouée on aperçut la vallée.

— La Moselle, les gars ! s'écria Malraux. Regardez-les, ils filent comme des lapins !

Des silhouettes couraient en contrebas, des Allemands en pleine débandade. La forêt cachait ce qu'ils fuyaient, sans doute une autre troupe qui attaquait le Haut de la Parère par la pente ouest et qui menaçait de les encercler.

— La Moselle, la Moselle ! hurlait Jacquot. Ceux qui savent nager, en avant, tous à la baïlle !

Ils accélérèrent la course et prirent pied au sommet.

Personne. Plus un Allemand. Ils avaient décampé !

— Attention ! cria Malraux. Planquez-vous, on nous vise, et il plonge derrière un tronc.

Jacquot n'avait rien entendu, il continuait sur sa lancée, partait seul à la poursuite quand des coups de feu claquèrent et il boula dans les fougères.

Ils étaient à plat ventre maintenant ou debout derrière les arbres, et Jacquot étendu là-bas devant. Un tireur invisible arrosait le Haut de la Parère. Chamson et le père Bonnal sortirent, empoignèrent Jacquot sous les bras et le traînèrent à l'abri. Un point rouge et saignant à la base du cou : la balle était entrée par le creux de l'épaule. Elle n'était pas ressortie et s'était logée dans la poitrine.

La blessure était grave mais Jacquot ouvrit les yeux et se remit aussitôt à gigoter et à pester.

Un agent de liaison arriva au pas de course. Il tenait un papier à la main. Dopff prit le billet, le lut, le tendit à Malraux. Le message venait de l'artillerie : « Tir ami à douze heures. » Ils regardèrent leur montre. Il leur restait deux minutes pour évacuer le sommet.

Demi-tour. Retour à la clairière, au pied de la pente. Là, les popotiers apportèrent les rations K. On ouvrait la boîte en plastique doublé de paraffine et on y trouvait un carré de bœuf, des légumes bouillis, un carré de fromage, un sachet de poudre jaune (en le versant dans un quart d'eau on obtenait du jus de citron) et un préservatif en caoutchouc. Des brancardiers avaient évacué Jacquot et on attendait l'heure H, fixée à quinze heures, pour remonter sur le Haut de la Parère. Comme d'habitude les hommes rouspétaient, cette fois contre les artilleurs.

— On avait pris la position, oui ou non ? A quoi elle sert, maintenant, leur sacro-sainte préparation d'artillerie !

— Si ça se trouve, les Boches sont revenus et on va se faire recevoir.

Mais les Allemands n'étaient pas revenus et le Haut de la Parère fut repris sans qu'on ait à tirer un coup de feu. Les hommes savouraient la victoire quand une troupe en burnous rayés noir et blanc — des tabors marocains — sortit des taillis à deux cents mètres. Trompés par les uniformes bizarres du commando Vieil-Armand, les tabors ouvrirent aussitôt le feu.

La surprise fut considérable. Les tabors passaient pour des guerriers féroces qui collectionnaient les oreilles des ennemis morts et ils chargeaient comme des furieux en arrosant les hommes au FM. A plat ventre sur la terre, ceux-ci n'en menaient pas large, courageux et trouillards confondus.

Dopff, alors, s'est levé. Il a crié, agité les bras. Il pouvait aussi bien se faire descendre, mais les tabors ont compris et ils ont cessé le feu.

Au fond de la vallée, les villages brûlaient. Une bataille était en cours et on distinguait nettement les chars qui perçaient en direction de Ramonchamp et du Thillot. Là-bas vers l'est, le fort de Château-Lambert, bombardé par les grosses pièces américaines, fumait. Deux petits avions survolèrent le Haut de la Parère, piquèrent sur les lignes allemandes et se mirent à les mitrailler. Assis dans l'herbe, sur les rochers, les hommes vainqueurs jouissaient du spectacle de la guerre.

Ils n'avaient pas dormi depuis quatre jours, depuis qu'ils étaient

montés en ligne. Ils se regardaient, déroutés. La boue tachait leurs uniformes et ils se voyaient barbus, les yeux brillants, le visage dur. La guerre les avait changés.

Ce soir-là, à l'arrière, Schatzi et Dopff rassemblèrent les commandos et ils firent chacun un bref discours. Mission accomplie et il y avait du nouveau : la Brigade était relevée, elle quittait le secteur pour n'y plus revenir. Pour elle, la bataille des Vosges était finie.

*
*
*

La Brigade était au repos dans ses cantonnements. Les hommes dormaient, jouaient aux cartes, écrivaient à leurs parents et faisaient la lessive. Un matin, des camions vinrent les prendre et les conduisirent à Lure, dans la cour d'une caserne où l'on avait monté des tentes militaires.

On les aligna en file indienne et ils pénétrèrent dans la première tente. Là, un sous-officier assis derrière une petite table vous jugeait d'un coup d'œil et dictait à un scribe vos mesures apparentes. Un second scrutateur vous demandait votre pointure. On passait d'une tente à l'autre et la manœuvre était rapide, bien rodée : on se déshabillait, on paraissait en caleçon devant un toubib, puis un homme en blouse blanche vous tendait un savon, un autre une serviette, un dernier ramassait le caleçon et vous poussait dans la tente des douches. A la sortie, d'autres blouses blanches récupéraient le savon et la serviette, et un bras sorti d'un guichet vous tendait une tasse de thé bouillant.

Dans le thé, il y avait un gros tiers de rhum et les brigadistes se retrouvèrent tout nus et passablement éméchés dans la dernière tente, la tente-vestiaire, où on leur distribua leurs nouveaux uniformes. C'était des uniformes américains, en beau drap, mais de seconde main. Ils avaient déjà servi et l'on voyait sur certains le trou de la balle qui avait tué leur précédent propriétaire. Ce fut là qu'ils se rendirent compte que les Américains étaient beaucoup plus costauds que les Français. Les chaussures rebiquaient, les casques tombaient sur les yeux et les fesses flottaient dans les falzars d'hercules. Ils éclatèrent de rire : ils ne se reconnaissaient plus, s'impressionnaient mutuellement. A Dopff qui lui demandait si les chaussures étaient imperméables, Landwerlin répondit que l'eau, une fois rentrée, n'en ressortirait certainement pas.

Le soir, les plus coquins décidèrent d'étrenner leur tenue et

d'aller se montrer en ville, à Luxeuil. Il pleuvait et ils durent se rabattre sur un maigre souper de jambon et de fromage à l'hôtel Terminus. Puis ils voulurent s'amuser en hommes. L'endroit où l'on dansait s'appelait le Majestic. Mais sous les lampions rouges et les flonflons du dancing, une centaine de soldats de toutes armes se partageaient déjà les sept filles et le seul plaisir était de savourer ce mot nouveau que braillaient les soldats ivres : « Poufiasses ! » Ils ressortirent bientôt, partagés entre le dégoût et une vague déception et, lorsqu'ils regagnèrent le cantonnement, il n'était même pas minuit.

De nouveau, les camions. La Brigade déménageait et le convoi fit son entrée dans une ville pavoisée où les gens sur les trottoirs acclamaient les libérateurs. A vingt kilomètres en arrière du front, Remiremont était joyeuse et grouillante de soldats américains. Les commandos s'installèrent dans les salles du collège mais chacun était libre de se débrouiller et de trouver une chambre chez l'habitant. Ceux qui réussissaient à se faire inviter dormaient dans des vrais lits, des draps blancs, et ils se réveillaient devant un café noir et des tartines beurrées. Ils s'habituaient vite à cette vie confortable et choyée et les corvées paraissaient un rappel incongru — tours de garde, ravitaillement, maniement d'armes dans la cour du collège ou dans les prés à la sortie de la ville. Les journées se passaient à déambuler dans la grand-rue bordée d'arcades sous lesquelles s'ouvraient les commerces et les bistrotts. C'était la première fois que tous les commandos cantonnaient au même endroit et nombreux étaient les hommes qui se découvraient un cousin, un voisin ou un copain d'école dans une autre unité. Les chaleureux habitants de Remiremont avaient aussi des filles et les guerriers se racontaient leurs flirts dans les cafés ouverts tard le soir où l'armée américaine dépensait sa solde.

Le schnaps et le Picon-bière coulaient à flot dans ces bistrotts et les buveurs ne tardèrent pas à s'y considérer en mission officieuse pour le compte de la Brigade : en saoulant les Américains, on pouvait leur voler leurs armes. Piller les Américains devint une activité permanente. Des spécialistes siphonnaient l'essence des réservoirs et, quelquefois, partaient carrément avec la jeep. De connivence avec un bistrotier, la première section de Vieil-Armand tendait chaque soir un traquenard aux GI's. On les défiait dans un concours de schnaps, les meilleurs buveurs de chaque camp s'alignaient devant le comptoir et le patron remplissait les petits verres. Mais il les remplissait sur le zinc, à l'abri du comptoir, et les

Américains ne s'apercevaient jamais qu'il versait de l'eau dans les verres des Français. A la septième tournée, les Américains s'effondraient et on filait avec leur arsenal.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Sur les forêts qui entouraient Remiremont les feuilles jaunirent puis tombèrent. Il pleuvait toujours et le froid se faisait plus piquant. A la radio, la guerre continuait. Les Allemands se raidissaient, les Alliés piétinaient. L'ennemi tenait toujours, en avant de Metz et de Belfort. Les corps d'assaut engagés dans les Vosges grignotaient du terrain mais ne réussissaient nulle part la percée décisive. Les hommes, qui s'étaient embarqués d'un cœur léger pour une promenade militaire, comprenaient enfin qu'il s'agissait d'une vraie campagne dure et meurtrière, dont le terme reculait sans cesse.

Confrontée à cette situation nouvelle, la Brigade réagit en s'épurant. Le séjour à Remiremont fut agité de crises multiples dont elle sortit plus ferme et, cette fois, enfin prête. « Adaptée à sa mission », comme on disait à l'état-major. Plusieurs centaines d'hommes, un tiers environ des effectifs, surpris par la violence des combats et par l'efficacité des mortiers, renoncèrent. Les plus résolus firent bloc. Ils n'en voulaient pas à ceux qui les quittaient. Ceux des Périgourdins qui rentrèrent chez eux avaient leurs raisons : on avait besoin d'eux au pays. Le frère ou le père avait été fusillé au temps du maquis, la ferme avait brûlé, ils partaient refaire une vie à partir de rien.

Malraux avait d'ailleurs largement contribué à cette sélection spontanée. Car la fameuse phrase qui avait tant troublé la compagnie Iéna dans le bistrot de Corravillers — « Je salue vos morts d'hier et ceux de demain » —, il l'avait répétée devant toutes les unités et dans les décors les plus variés : dans une grange à Brest sous les lanternes, avec les hommes assis dans la paille, suspendus en grappe aux mangeoires ; dans la scierie de Froideconche ; ailleurs sous un préau d'école — à chaque fois les mots tombaient et les officiers présents percevaient l'onde de choc qui ébranlait les hommes. Après ça, certains prenaient leurs cliques et leurs claques et on ne les revoyait plus.

Un grand souffle nettoya l'état-major. Malraux mit de l'ordre dans le corps des officiers, changea des grades et des affectations. La Brigade fut officiellement divisée en trois bataillons commandés par Ancel, Pleis et Dopff, et les bataillons furent respectivement baptisés « Strasbourg », « Metz » et « Mulhouse ». Pour combler

les vides laissés par la vague de départs, on fit imprimer et placarder des affiches sur les murs de la ville :

VEUX-TU SERVIR

DANS LA

BRIGADE ALSACE-LORRAINE ?

Tu y trouveras :

des expulsés, des évadés,
des prisonniers de la Gestapo,
des réfugiés,
des maquisards de toutes
les régions de la France,
des chefs,

Tous volontaires.

Le bureau de recrutement officiait sous l'arcade du 35 Grand-Rue et les engagements équilibrèrent les défections.

Le dernier dimanche d'octobre, un cortège de tractions officielles à fanions tricolores fit irruption dans Remiremont. Un cordon de spahis se déploya le long des arcades et les plus grands généraux du pays descendirent des voitures. On reconnaissait de Gaulle, de Lattre, Juin et de Montsabert. Le roi Jean — c'était le surnom de De Lattre — montrait son armée au chef de la France Libre. Dans l'après-midi, les officiers de la Brigade choisirent une section dans chaque bataillon et les hommes durent briquer leurs guêtres pour venir parader devant ces hauts personnages.

Malraux n'assistait pas à la cérémonie. Il s'était absenté de Remiremont pour quelques jours et nul ne savait où il était allé. Ainsi la légende de De Gaulle et de Malraux se trouva-t-elle privée d'une première rencontre sur le front de l'armée d'Alsace — ils ne se connurent que dix mois plus tard, dans un bureau du ministère de l'Information, rue de Solférino à Paris.

Le dernier souvenir de Remiremont, pour les hommes, ce fut cette grande fête au café des Vosges, un vrai gala avec des chansonniers, un quintette de jazz — des saxophonistes américains — et le bal musette qui se prolongea tard dans la nuit. Les guerriers embrassèrent pour la dernière fois leurs « cousines » et il y eut des promesses de retour, une fois la guerre finie. On savait depuis le matin que toutes les permissions étaient suspendues, que la Brigade reprenait la route pour de nouvelles aventures.

Ils roulaient vers le sud, sous la lumière rasante et froide du plus beau jour de cet automne. Ils traversèrent des montagnes, des vallées, puis le convoi s'engagea sur des routes étroites et boueuses dans un fouillis de collines. Les voitures des officiers précédaient les vieux gazogènes et loin devant filait l' « échelon précurseur », avec ses fanions FFI et les armoiries de la Brigade peintes sur les portières — les blasons accolés d'Alsace et de Lorraine. Les Vosges descendirent lentement à l'horizon du nord, puis disparurent. Face aux hommes, de nouvelles montagnes se levaient, au profil moins bosselé. C'était le Jura. Dans les côtes, il fallait descendre des camions et pousser.

Le froid devint plus vif. Le paysage avait changé. Ce n'étaient plus ces pentes couvertes de sapins, mais les aperçus lointains de plateaux austères et vides, des villages solitaires aux toits lourds, pressés autour des clochers à bulbe mauve et mordorés typiques des confins de la Haute-Saône et de la Franche-Comté. La nuit les surprit avant la fin du voyage, un froid coupant, insupportable sous les bâches des camions. Le convoi se scinda : la Brigade se dispersait, chaque compagnie aurait son cantonnement particulier. Enfin ils firent halte sur des places de villages minuscules, qu'une lune glacée révélait comme les plus sinistres de tous ceux qu'on avait traversés. Ils avaient cette immobilité morne et sans espoir des bouts du monde. A perte de vue, aucune lumière ne brillait sur les plateaux. Remiremont et Luxeuil, en comparaison, regorgeaient de merveilles et clignotaient autant que des capitales. Les sept villages s'appelaient Hugier, Bourboillon, Chaumerenne, Chancey, Montagney, Chenevrey et Sornay. Les hommes devinèrent dans l'obscurité un univers médiéval de cuir et de bois, des jougs, des timons, des roues de charrettes, des peaux de lapins balançant aux poutres des remises. Le froid les chassa vers les granges, ils plongèrent sous la paille et s'endormirent.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'on était ici pour six semaines d'instruction intensive avant de remonter en ligne.

Au matin, ils se lavèrent à l'eau des pompes sous un ciel bas et gris, puis ils se répandirent dans les ruelles, dans les fermes, et s'adonnèrent aux mille besognes d'un séjour prolongé. Ramasser de la paille propre pour dormir et du bois de chauffage, trouver de quoi manger. Les équipes de ravitaillement couraient de ferme en ferme, négociaient du beurre, des œufs, des pommes et des noix.

C'était des villages sans boulanger et il fallait pour le pain pousser jusqu'à Cult ou Marnay. En revanche, le curé d'Hugier avoua d'importantes réserves de miel et les caves, des sépulcres profonds, inépuisables à première vue, étaient riches en vins d'Arbois.

Il arrivait qu'à minuit, quand le village dormait, des ombres se faufilaient dans une basse-cour et tordent le cou d'une oie grasse convoitée de longue date. On rapportait le butin au cantonnement. On le plumait. Une flambée éclairait la salle basse, les bûches de chêne crépitaient et lançaient des giclées d'étincelles. Pendant qu'un copain jouait de l'accordéon, un autre taillait en broche une baguette de coudrier. Les fenêtres obstruées par les capotes et les toiles de tente, la porte barricadée avec soin, pas un rayon de lumière ne trahissait le festin à venir. C'était prudent, car les ventres-creux des autres sections rôdaient eux aussi dans la nuit du plateau. L'oie embrochée tournait lentement au-dessus des flammes, le duvet grésillait et empestait, puis l'odeur de gras frit vous prenait aux narines. Fascinés par le feu, par les rondeurs luisantes, les hommes rêvaient. On se croyait au paradis, bien calfeutrés entre soi, avec l'accordéon. Puis ils mangeaient, ils buvaient du vin d'Arbois, ils faisaient les pitres et ils chantaient, commençaient une belote ou somnolaient, pelotonnés dans la paille tiède. Aussi, ces nuits-là, vivaient-ils ensemble des moments de bonheur rare et parfait.

Le jour des Morts, la pluie tomba en abondance et transforma en lacs les flaques de boue dans lesquelles les hommes à l'instruction piétinaient et rampaient. Après les manœuvres il fallait encore lessiver les uniformes, démonter et récurer les armes et se présenter propres à la revue. Les fermiers prêtaient leurs cuves et les hommes se baignaient dans l'eau froide ou bien, nus dans les cours, ils s'aspergeaient de seaux d'eau en brillant. Ils aidaient les paysans à nettoyer les rues, vider les fondrières. Les officiers multipliaient les longues marches, les manœuvres à tir réel. Puis ils rassemblaient les sections dans les granges et ils enseignaient la théorie. Le jour où l'on annonça le retour des permissions de minuit, la leçon porta sur les infections particulières qui menacent le guerrier en goguette.

Assis sur leurs litières, des hommes griffonnaient sur leurs journaux de route les menus faits quotidiens d'une troupe en réserve :

« ... Soir, lever des couleurs. Quel supplice ! Il faut arriver propre du casque au pied ; alors plus qu'un moyen : arriver en

sabots les godasses à la main et se chausser sur le lieu du rassemblement.

« ... Messe chantée par les soldats. Défilé et dépôt d'une gerbe au monument aux morts.

« ... 6 novembre. Manœuvres entre Mancey et Hugier. Tirer à vue, ramping. Nous revenons avec de la boue dans le caleçon. Que c'est beau la nature quand on la voit de si près. »

Un autre :

« ... Vendredi 3 novembre. Les trois premiers permissionnaires partent demain pour huit jours. Ce matin, manœuvre. Cet après-midi, match de foot contre la deuxième section. Nous faisons 1-1. Ce soir, j'écris.

« ... Dimanche 5. Midi : le commandant Dopff arrose ses galons de commandant et nous offre du bourgogne. Mon copain part en perm : un astucieux. On manque de tabac : sept cigarettes vendredi.

« ... 9 novembre. Grande discussion au sein de la section sur la désignation des EOR. L'envie et la jalousie se manifestent. La gale sévit également. On parle de réorganiser la compagnie en regroupant les sections et en supprimant la deuxième.

« ... Samedi 11 novembre. Un anniversaire qui fait penser à bien des choses. Au rapport de neuf heures, le lieutenant Polack qui commande la compagnie par intérim nous présente un aperçu des événements militaires. Nous en sommes à la dernière phase de la bataille d'usure et de rupture dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, comme El-Alamein, comme Avranches. D'après le colonel Malraux, la prise de Metz marquerait le signal de notre entrée en action.

« ... Une nouvelle court dans le village : Metz serait libérée. »

Mais, ce jour-là, c'était une fausse nouvelle.

* * *

Malraux logeait, seul, au château de Montagney. Il y était l'hôte d'une vieille demoiselle pétainiste qui avait perdu son frère, un officier, tombé pendant la campagne de 40. Le château dressait au cœur du village les échauguettes et les toits pointus qui lui conféraient au crépuscule une silhouette au mystère gothique.

Malraux avait sa chambre à l'étage et les dîners de l'état-major avaient lieu dans la grande salle du bas, devant la cheminée.

La « popote du colonel » !... Cet important rituel, inauguré à l'auberge de Froideconche, poursuivi à la brasserie de Remiremont puis au château de Montagney, n'en finissait pas d'éberluer les *happy few* qui y étaient conviés.

Le dîner commençait dans la rumeur des conversations et les bruits de bouteilles. On y voyait Jacquot, convalescent, tout juste rentré de l'hôpital de Luxeuil où l'on avait extrait sa balle ; Jacquot et ses adjoints personnels, les capitaines Habert et Deutz-Darragon ; Chamson et Bernard Metz, chargés de la liaison avec de Lattre ; Pierre Deux et Lutringer, qui dirigeaient le Deuxième Bureau de la Brigade, un petit service de renseignement en cheville avec les FFI de l'Est. Le docteur Jacob, Entz, Constant Geiger, le colonel Kuhlmann, l'aumônier Bockel et le pasteur Frantz. Et les Schatzi. Monsieur et Madame : le commandant Brandstetter, un ancien officier méhariste, était le chef d'état-major de la Brigade. Un guerrier superbe, un visage en lame de couteau, un profil de reître. Sa femme l'avait rejoint à la Brigade — pour le surveiller, insinuaient les mauvaises langues, car le commandant adorait les jolies filles. Lui-même l'avait un jour raconté à Ancel : « Les femmes, mon vieux ! Tu vois, j'étais en garnison à Tamanrasset, bien peinard au milieu du désert, et qui je vois débarquer ? La mienne ! C'était la première femme à traverser le Sahara seule en voiture, et il avait fallu que j'épouse celle-là ! » On l'appelait Schatzi parce qu'elle l'appelait Schatzi, ce qui, en alsacien, veut dire « chéri » ou « trésor ». Toujours fourrée à l'état-major, Pierrette Brandstetter portait l'uniforme et fumait de gros cigares, ce qui énervait Malraux. Des Schatzi, on disait qu'ils passaient leur temps à boire, à manger, à faire l'amour et à se battre, bref, qu'ils aimaient la vie et qu'ils en profitaient.

Malraux aussi aimait manger et il buvait sec. Mais il avait le plus souvent l'air triste, le visage grave et tendu comme s'il portait en lui un secret douloureux. Au début du dîner, il se taisait, écoutait le bavardage de ses officiers. La Brigade n'avait pas deux mois d'âge mais déjà des tas d'histoires circulaient, qui créaient un style : les blagues Brigade, les exploits Brigade, les conneries Brigade. On se répétait la formule lancée, croyait-on, par Jacquot pour faire bisquer Malraux : « La Brigade très-chrétienne du colonel Malraux », allusion aux aumôniers qu'on voyait sans cesse au milieu des hommes et à la multiplication des messes. Car Malraux, à défaut d'être communiste, passait au moins pour agnostique.

Reprise par les hommes, la formule se chargea d'une ironie différente : les chipeurs d'essence et d'œufs gras y trouvaient un éloge détourné de leurs hauts faits pas très catholiques.

Les bouteilles vides s'alignaient sur la table. La salle s'enfumait, il faisait soudain plus chaud. Malraux se détendait. Quand il se laissait aller, il adorait les plaisanteries et son sourire était léger, moqueur. Et tous les soirs, au fromage ou au café, la même scène recommençait : le colonel Berger redevenait Malraux. Il empoignait la discussion, démarrait sur le dernier mot prononcé, n'importe lequel, et ne s'arrêtait plus. Rares étaient les officiers de la Brigade qui l'avaient lu. Mais les autres s'abandonnaient au plaisir délectable d'entendre Malraux penser à voix haute. Il répondait au pasteur Frantz sur saint Augustin, exposant l'influence du grand théologien sur Luther. A Schatzi, il expliquait la manœuvre d'Artaxerxès à la bataille de Cunaxa et l'« ordre oblique » de Frédéric II — Schatzi résumait le colonel en deux mots : savant et baroudeur, « une bravoure à la Turenne ». Quand le débat glissait vers la littérature, Chamson croisait le fer, mais le plus souvent Malraux monologuait, sa cigarette entre les doigts et, plus tard, ceux qui lurent *le Musée imaginaire* ou *les Voix du silence* entendirent, au long de pages entières, presque mot pour mot, la voix rapide et sans fêlure des dîners d'autrefois. L'art vénitien, les fresques de Ravenne, l'Égypte et l'Inde...

Le capitaine Habert, un trapu à cheveux ras, s'endormait le premier. Il s'assoupissait, s'ébrouait et quittait la table vers dix heures. Puis les officiers, Deutz-Darragon, Kuhlmann, prenaient congé un par un ou par groupes : ils saluaient le colonel et se séparaient au portail du château dans la nuit froide où chacun regagnait sa pension. Les Schatzi partaient régler leurs comptes et il ne restait plus qu'un trio d'attardés autour du colonel. On débouchait de nouvelles bouteilles, on réchauffait du café. Malraux lampait une liqueur et dissertait sur ce qui était alors ses sujets favoris, Gengis Khan, l'Inde, cette religion des brahmanes dont il était nourri. On se séparait vers quatre heures et Malraux montait dans sa chambre.

D'autres soirs, les commandants de bataillon l'invitaient à leur popote et Malraux dînait à Chaumerenne chez Ancel, à Hugier chez Dopff. Les hommes, serrés au coude à coude autour d'une longue table, sous le clair-obscur d'un lumignon d'auberge, se tournaient vers leur colonel et l'écoutaient en silence. Une seule fois, il raconta comment les Allemands l'avaient pris, sur le Causse, et comment, après un simulacre d'exécution, ils l'avaient conduit à

la prison Saint-Michel de Toulouse où il avait passé un mois. Emmené à l'interrogatoire dans les caves où l'on torturait, il avait échappé au pire parce que l'officier de la Gestapo, s'étant trompé de dossier, l'avait confondu avec son frère Roland, arrêté six mois plus tôt à Brive. Le temps de réparer cette erreur administrative, Toulouse avait été libérée et les Allemands avaient fui la ville sans exécuter leurs prisonniers, ce qu'ils faisaient d'ordinaire.

C'est pendant le séjour en Haute-Saône que Pierre Bockel présenta l'un à l'autre Malraux et le commandant Marceau. L'ancien chef du GMA-Sud et le chef de la Brigade Alsace-Lorraine ne s'étaient jamais rencontrés et Bockel organisa un déjeuner dans un restaurant de Gray.

Après l'écrasement du GMA-Vosges — cinquante morts dans la ferme de Viombois, des dizaines d'arrestations —, Marceau avait vécu six semaines dans une grotte, à mi-hauteur d'une falaise sous le col de Prayé. Il en descendait le jour et s'embusquait dans les rochers au-dessus de la route du col. Il guettait les fuyards allemands isolés et les abattait un par un à la carabine. Puis il avait traversé les lignes allemandes et retrouvé la division Leclerc en pleine bataille de Baccarat. Il n'avait pas revu Bockel depuis ce jour lointain, à Toulouse, où ils avaient ensemble admis Pleis dans le réseau.

Pour Marceau, qui ignorait tout de la suite de l'histoire, la Brigade était encore le GMA-Sud, et il s'inquiétait de savoir entre quelles mains étaient tombées les centuries de la Septième Colonne d'Alsace. Il écouta Malraux et ne vit aucun inconvénient à ce qu'il poursuivit son histoire à la tête de la Brigade.

Sans plus. Malraux ne lui parut ni très sympathique ni très impressionnant. Ils n'avaient rien à se dire et Bockel fut un peu déçu.

Tous les matins à neuf heures, il y avait conférence d'état-major à l'école de Montagney. Bien que le front restât figé, il n'en fallait pas moins faire le point en permanence. Les capitaines et les commandants passaient prendre les consignes de Jacquot et de Schatzi, rendre compte d'une mission et écouter les exposés

stratégiques du colonel. La conférence, très décontractée, pouvait durer une demi-heure ou deux heures selon l'ordre du jour.

Un matin, au début de la réunion, un planton apporta un télégramme à Malraux. Malraux le lut et il bondit hors de la pièce. Une heure plus tard, il quittait Montagney.

« Etat Josette alarmant, venir tout de suite », disait le télégramme. Et Malraux passa toute cette journée à l'arrière d'une voiture, seul avec son chauffeur sur les routes enneigées du Massif Central. Quand il arriva à l'hôpital de Tulle — avenue Alsace-Lorraine —, Josette était morte, les jambes coupées par les roues d'un train. Elle l'était déjà à l'heure où il avait reçu le télégramme.

Après l'enterrement il remonta par Paris, visita Gide chez lui, Camus à la rédaction de *Combat* et apprit le lendemain que de Latre avait attaqué en force et percé le front allemand devant Montbéliard.

Malraux rentra précipitamment à Montagney et de la mort de Josette, jamais il ne parla. La vie privée n'était pas pour lui un sujet de conversation. Mais ses officiers savaient qu'il avait le cœur brisé au moment où tous se réjouissaient : la bataille d'Alsace venait enfin de commencer.

... à l'heure où il avait reçu le télégramme. ...

ROULEZ, TAMBOURS,
POUR NOS AMOURS...

La bataille d'Alsace

... ils s'étaient promis de gloire, et ce qui arriva fut plus fort que leurs rêves. Le baroud et l'Alsace, l'attente permanente, les nuits sans dormir. Ils entrèrent dans une confusion de jours et de nuits et dans l'état second qui ne leur laissait qu'un chaos de souvenirs, d'instants qui se suffisaient à eux-mêmes : deux infirmières — Hélène, Bébé Gasoil, Mademoiselle de la Merveillance — tournent, une bougie à la main, dans la grange, autour de Fischer allongé sur le ventre, sur des tréteaux, pendant que le docteur Jacob lui extirpe un à un onze doigts du gras des mains. Cette même nuit, des sentinaelles s'éveillent, l'un en train de tomber, tombent avec leur halo de pluie sur les marécages derrière Coustevient, sur les ruines du transformateur électrique perdu et roqué. Le bordel roulant des tabors — les femmes dans les camions — enroulé au milieu du grand embouteillage et les filles qui appellent, qui veulent qu'on les pousse. Les capains à genoux qui embrassent la terre à la frontière, le premier verre, après quatre ans d'absence, dans le premier bistrot alsacien. Heli, qui n'a pas vu son frère depuis des années, l'aperçoit dans la traversée de Seppois ; il lève le bras, il appelle : « Luug ! Bruderd ! » Tout le monde l'a entendu mais le camion a filé et Heli s'est fait tuer trois jours après sous le viaduc de Deunemarie, sans revoir son frère.

Il y a la nuit où le légionnaire bletsé dans le no man's land a hurlé sans qu'on puisse lui porter secours. Zundel, arraché par une mine, s'élevait tout droit à dix mètres en milieu de colonne, sur le chemin d'Aspach. Et l'automitrailleuse incendiée par le Tigre devant le pont de la Tuilerie, avec les types courus à l'arrière — on avait discuté avec eux un quart d'heure avant —, le fameux jour où Hartmann, tombé dans le canal, avait fiché son fusil pour rattraper ses biscuits. Difficile d'expliquer pourquoi nous les avons perdus.